

DIBBOUK

BRÈC(HE)

01 MAI MAY MAYO **2020**

« Il a deux antagonistes : le premier le pousse de derrière, depuis l'origine. Le second barre la route devant lui. Il se bat avec les deux. Certes, le premier le soutient dans son combat contre le second car il veut le pousser en avant et de même le second le soutient dans son combat contre le premier, car il le pousse en arrière. Mais il n'en est ainsi que théoriquement. Car il n'y a pas seulement les deux antagonistes en présence mais aussi, encore lui-même, et qui connaît réellement ses intentions ? Son rêve, cependant, est qu'une fois, dans un moment d'inadvertance — et il y faudrait assurément une nuit plus sombre qu'il n'y en eut jamais — il quitte d'un saut la ligne de combat et soit élevé, à cause de son expérience du combat, à la position d'arbitre sur ses antagonistes dans leur combat l'un contre l'autre. »

Parabole de **Franz Kafka**, dernière histoire d'une série de *Notes sur les années 1920*, intitulée « **HE** », parue dans *La Muraille de Chine et autres récits*, à New-york en 1946 et citée par Hannah Arendt dans la préface de *Between past and future* en 1954.

H. Arendt interprète ainsi le « Il » de F. Kafka : « Ce n'est que dans la mesure où il pense, et cela veut dire dans la mesure où il est sans âge — un « il » comme Kafka l'appelle si justement et non un quelqu'un — que l'homme dans la pleine réalité de son être concret vit dans cette brèche du temps entre le passé et le futur. »



[ÉI]* Tiene dos enemigos: el primero le amenaza por detrás, desde los orígenes. El segundo le cierra el camino hacia adelante. Lucha con ambos. En realidad, el primero le apoya en su lucha contra el segundo, quiere impulsarle hacia adelante, y de la misma manera el segundo le apoya en su lucha contra el primero, le empuja hacia atrás. Pero esto es solamente teórico. Porque aparte de los adversarios, también existe él, ¿y quién conoce sus intenciones? Siempre sueña que en un momento de descuido - para ello hace falta una noche inimaginablemente oscura - pueda escabullirse del frente de batalla y ser elevado, por su experiencia de lucha, por encima de los combatientes, como árbitro.»

Kafka's parable reads as follows:³

He has two antagonists: the first presses him from behind, from the origin. The second blocks the road ahead. He gives battle to both. To be sure, the first supports him in his fight with the second, for he wants to push him forward, and in the same way the second supports him in his fight with the first, since he drives him back. But it is only theoretically so. For it is not only the two antagonists who are there, but he himself as well, and who really knows his intentions? His dream, though, is that some time in an unguarded moment—and this would require a night darker than any night has ever been yet—he will jump out of the fighting line and be promoted, on account of his experience in fighting, to the position of umpire over his antagonists in their fight with each other.

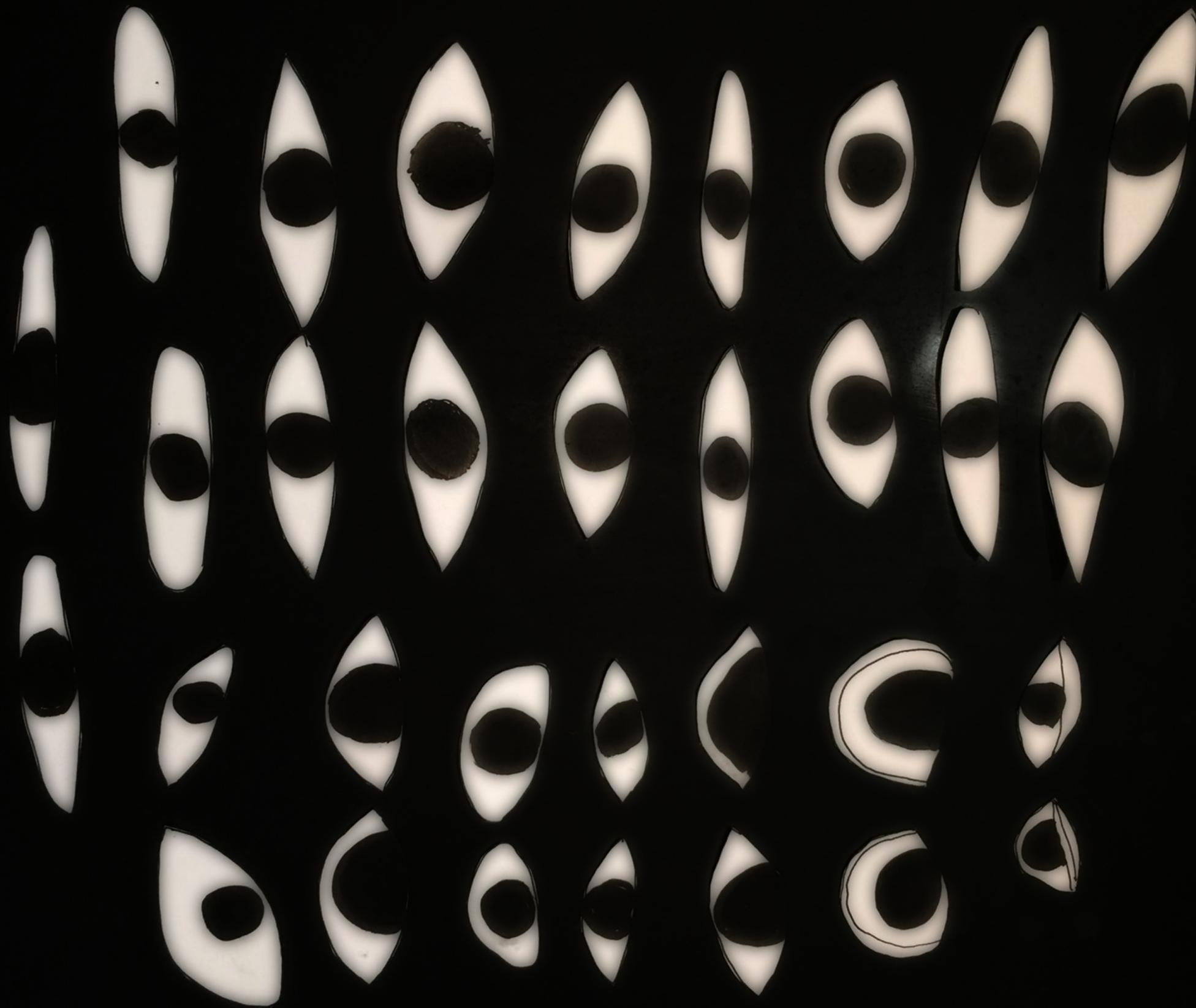
gaps in time do not occur there. Only insofar as he thinks, and that is insofar as he is ageless—a “he” as Kafka so rightly calls him, and not a “somebody”—does man in the full actuality of his concrete being live in this gap of time between past and future. The gap, I suspect, is not a modern phenomenon, it is perhaps



Er hat zwei Gegner: Der erste bedrängt ihn von hinten, vom Ursprung her. Der zweite verwehrt ihm dem Weg nach vorn. Er kämpft mit beiden. Eigentlich unterstützt ihn der erste im Kampf mit dem Zweiten, denn er will ihn nach vorn driingen und ebenso unterstützt ihn der zweite im Kampf/ mit dem Ersten; denn er treibt ihn doch zurück. So ist es aber nur theoretisch. Denn es sind ja nicht nur die zwei Gegner da, sondern auch noch er selbst, und wer kennt eigentlich seine Absichten? Immerhin ist es sein Traum, dass er einmal in einem unbewachten Augenblick -dazu gehört allerdings eine Nacht, so /inster wie noch keine war- aus der Kampflinie ausspringt und wegen seiner Kamp/eser/ahrung zum Richter über seine miteinander kämpfenden Gegner erhoben wird.»

BRÈC(HE)

DIBBOUK20





Marc Le Gall.

Préface BRÈCHE-MÈCHE

Que s'allume la mèche ! Les mèches d'une longue chevelure ! Et si c'est la nuit, longue nuit, *une nuit plus sombre qu'il n'y en eut jamais*, que BRÈCHE soit une parade de lucioles confiantes et curieuses de se rencontrer là... De l'élan d'un appel à sa parution, d'une citation kafkaïenne aux réponses s'acheminant, le livre s'est fabriqué vivement et sort aujourd'hui comme l'expérience d'un projet météo... comme un exercice incendie !

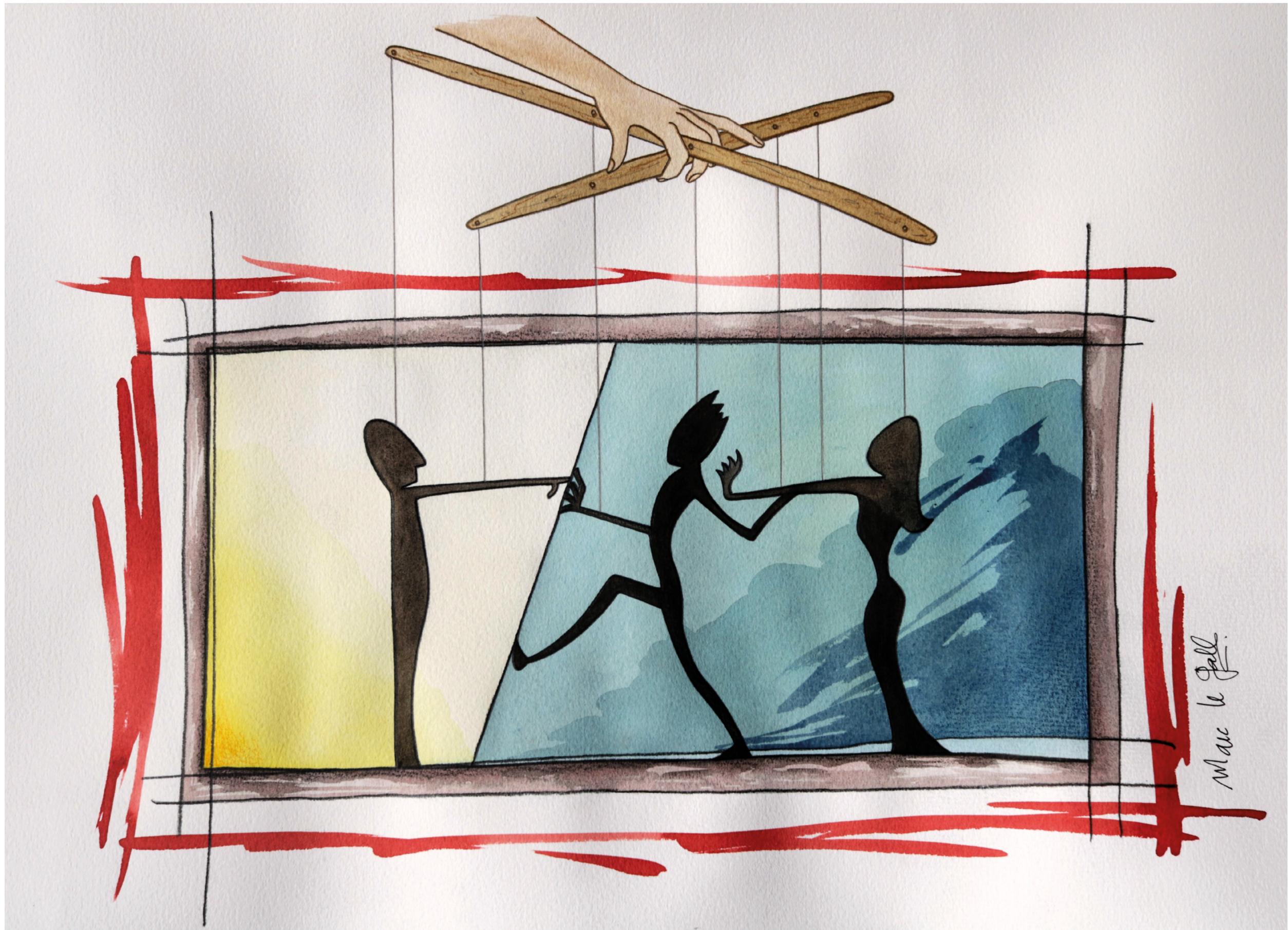
Salut et bravo à tous ceux qui ont brêché, ébrêché, contaminé, à tous ceux qui ont séché aussi, à ceux qui n'ont pas encore vendu la mèche... C'est déjà le jour de nous lire, de nous rencontrer. Ce livre collectif n'est pas un prêche, ce n'est pas une crèche, ni une bêche, mais une brèche... endroit où le vent s'engouffre, libre, et laisse une échancrure qui forme un lieu de passage, l'érosion d'un col dans la montagne... une très fine évasion, une entaille, des fissures qui apparaissent, difficiles à colmater, aux confins de nos silences, de nos colères, de nos inquiétudes, de nos dualités, de nos rêves...

Si tu as l'impression d'un catalogue, méfie-toi lecteur, l'intention est celle d'un cortège ! Arrange-toi avec le désordre des pages pour te frayer un parcours, défais le chemin de fer, rejoins le défilé au gré de tes liens, de tes affinités, laisse re-défiler tes sensations — La mienne est celle d'un livret d'opéra ! On le monte quand ?

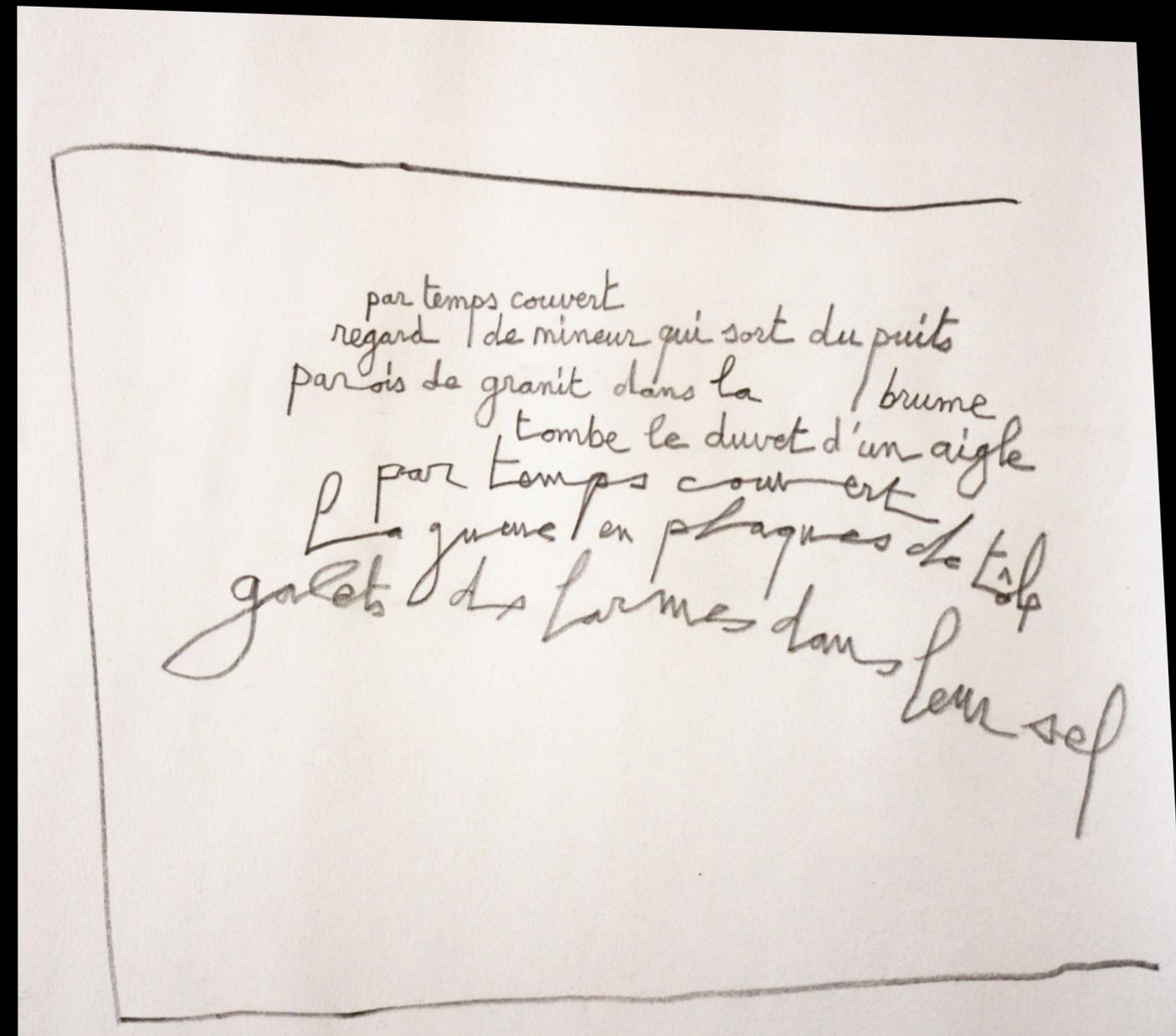
Belle lecture des textes, des images, des sons, des chansons enregistrées pour l'occasion... C'est l'occasion qui fait le dibbouk... Il n'est pas sage en ce jour si confinement étrange, passage étrangement confiné... Alors *si ça va...* BRAVO !

C. L.

Conseil technique pour lecture Acrobat : télécharger le document, mettre à jour l'Acrobat reader si nécessaire puis activer dans les préférences la lecture du contenu 3D en flash (souvent pré-réglé en Quick-Time) pour avoir accès aux audios.



Brèche du présent avant qu'il ne passe · Marc Le Gall · encre, gouache et crayons de couleurs · 45 x 38 cm · avril 2020



Le 16 avr. 2020 à 14:51, Esther MARTINEZ <> a écrit :

Ton message nous a fait beaucoup de bien. Nous allons bien.

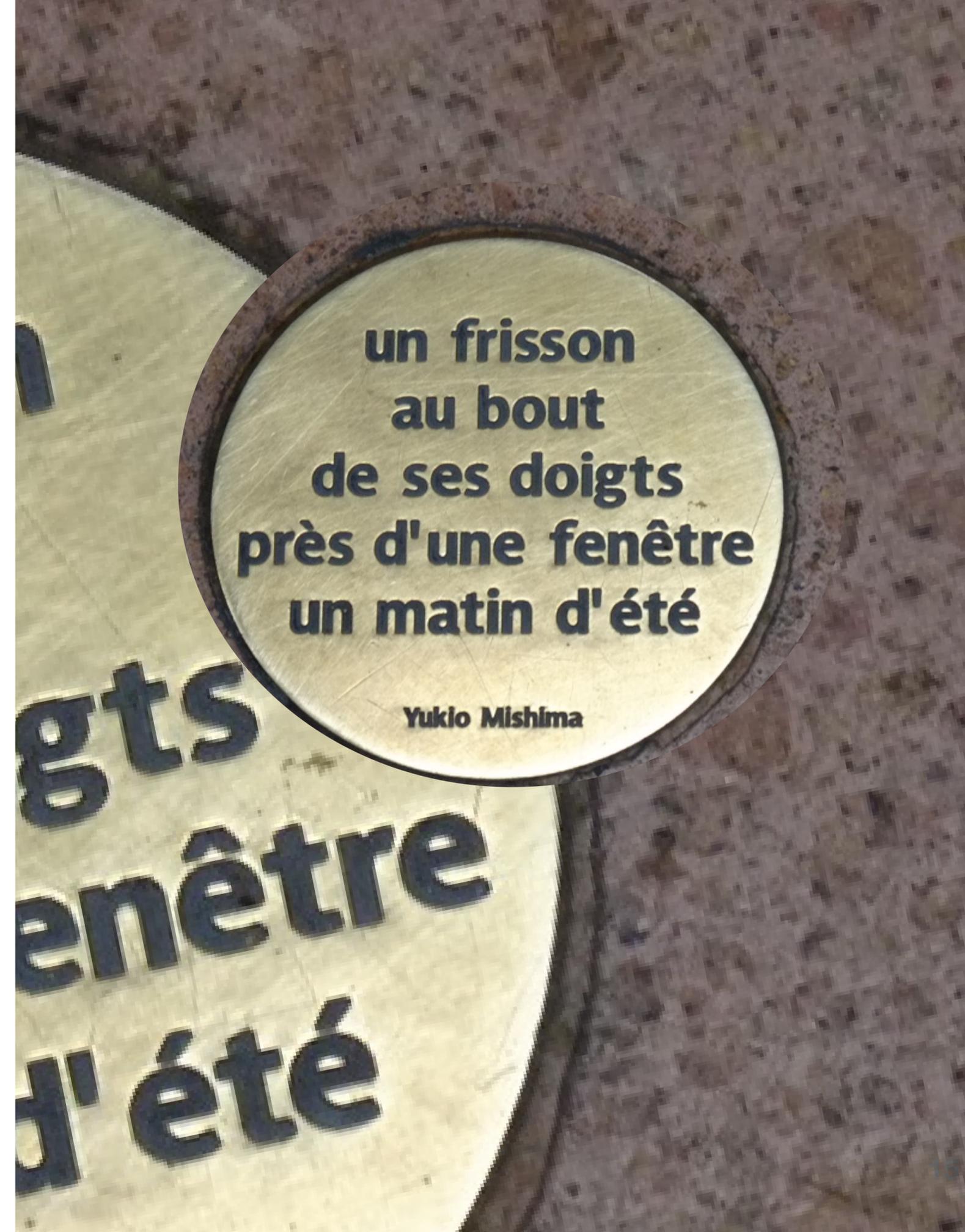
C'est vrai et c'est plus compliqué. Je peux faire bonne figure : me maintenir propre, en forme, la maison nickel, les repas agréables. Je peux être très inquiète d'une éventuelle contamination avec son lot de souffrance et son issue fatale. Je peux aussi être sceptique sur la fin de tout ça et comment sera la vie d'après. Je suis sûre que certaines choses seront perdues à jamais, pour moi peut-être le théâtre. Ce sont des états successifs et superposés à la fois.

J'aime l'idée que les jeunes, je pense à Tom, Killa, Nour, Shams vont repartir. Tom, il est en hypokhâgne à Louis le grand (alors on compte sur lui pour renouveler les élites), je sais que Killa passe son bac de français. Nour, elle entre au CP en septembre, Shams personne n'avait encore réussi à le faire tenir tranquille plus de 10 minutes. Alors je pense aux parents.

Que la photo que je t'ai envoyée, garde son mystère. J'ai parlé de ton projet à Christian.

Il y pense a-t-il dit !

Nous allons bien. C'est trop peu et c'est assez.



Le monde à l'envers... n'est-ce pas maintenant la réalité réelle ? Celle du recueillement et de la lenteur ? Le merle de devant me le chante le soir.
Le merle de derrière reprend : c'est l'contraire, c'est l'contraire, ma chère !
Le troglodyte sautille et déclare, séquentiel : too much noise ! too much noise !
Il aime grésiller la diphtongue, mon petit noiseau tête de bois. La chatte-poule ouvre un œil, mais un seul, hein ! il ne faudrait pas exagérer.
Je chausse mon visage autorisé, délaissant mon joli masquàmoustach.
Et je pleure. Qui saura jamais qui je suis ?

écriture spontanée · Delphine Chevalier · Saint-Ouen · 17 avril 2020



À LA MAISON DE LA BRÈCHE DU PREMIER MAI.

Ah ça y est ! On est confiné. Parce que ça va vite le confinement. Dès qu'on prononce le mot ça y est on se confine. Comme quand on a oublié le couteau de peintre dans l'enduit. L'enduit sèche. Prise rapide. Et le couteau de peintre en érection, perdu, désorienté, abandonné. Dans l'instant. Sur la brèche. Si on le fait très bien et très vite on peut devenir poussière ou le redevenir si on est croyant. Pourtant quand on y réfléchit ça veut pas dire grand chose confiner. C'est rien faire mais sans démarche. D'habitude quand on ne veut rien faire on le décide beaucoup ou un petit peu. C'est selon. Là non.

Confiner c'est s'isoler mais avec l'idée qu'on peut se perdre dans son propre confinement. Il y a une notion d'abandon. C'est se protéger en faisant confiance à ceux qui se confinent moins.

Il était confiné où Marcel au fait ?

Bah chez lui ?

Il le sait que l'on a plus besoin de se confiner.

Bah non.

Bon !

Le danger du confinement c'est de pourrir sur pied comme une fleur sans arrosoir. Le mieux ça aurait été de se confire. Ça ressemble à confiner. Mais c'est plus chaud, plus sucré. Il y a de la douceur de la chaleur. De la gourmandise.

On s'isole aussi mais dans un pot et on a la possibilité de sortir en étant transformé en fruit. Confit donc ! Il y a une notion d'amélioration.

Et quand le pot s'ouvre

Il saute à la vie

C'est une saveur nouvelle

Il s'est nourri

Le pot était en verre

Alors le soleil a relayé ses rayons

Il a fait loupe et le sucre a jailli. Bah oui !

Oui mais non !

Les autorités ont décidé de se confiner on se confine. Point. Malgré tout. Et même si ceux qui portent la parole, qui donnent les directives nous enrayent la gorge de travers à cause de leur indécence voire plus. On va serrer les coudes, on va tousser dedans. D'accord on va le faire. Sans broncher. Sans broncher tout de suite du moins. De la colère on va épargner sa violence. On va la confiner. Car la colère est sur la brèche depuis longtemps.

Il faut la prendre. La brèche. La prendre envers et contre coup. La prendre pour s'évader dans

l'optimisme. La prendre comme un souffle qui va pousser ceux qui ne veulent pas écouter.

La prendre comme une cicatrice que si l'on passe à travers on peut la refermer de l'extérieur.

La prendre pour une démocratie directe. Un tant soit peu. Juste pour prendre un relais. Pour se faire des passes. Sans se faire tacler. La balle au centre. La brèche à travers les filets. Balle de match à chaque coup. On s'entraîne.

Prochain match le premier mai, on sortirait à visage découvert en plein dans le muguet. Faire un brin de causette ou deux. Et des flonflons.

C'est le premier mai les flonflons ?

Non mais ça fait rien. C'est joli flon flon ça fait fête.

Et le premier mai c'est la fête des travailleurs, même si ils sont confinés. Même si ils sont au chômage. Même si ils ne sont pas à la retraite alors que...

Même si ils travaillent dans des conditions lamentables lorsque les autres sont confinés. Même si on ne les écoute pas. Même si certains voient la vie d'un seul œil.

Alors ce serait le temps des cerises, les banderoles à la boutonnière, les merguez en fin de manif,... ?

Hein oui ça serait ça ?

Oui mais non.

Parce que le premier mai on ne sera pas déconfiné.

Il y aura toujours la virtualité, les manif wattsap, les banderoles écrans, les apéros ordinateurs.

Oui mais non. Parce que la virtualité à force c'est comme la masturbation quand c'est trop on devient sourd acariâtre aveugle,....

Alors on reporte mais comme on veut, le temps qu'on veut, le premier mai qui dure six mois.

C'est nous qu'on décide. C'est eux qui se confinent. On décroît. On désarme.

Ah mais non.

Mais si.

Thomas Schetting - avril 2020

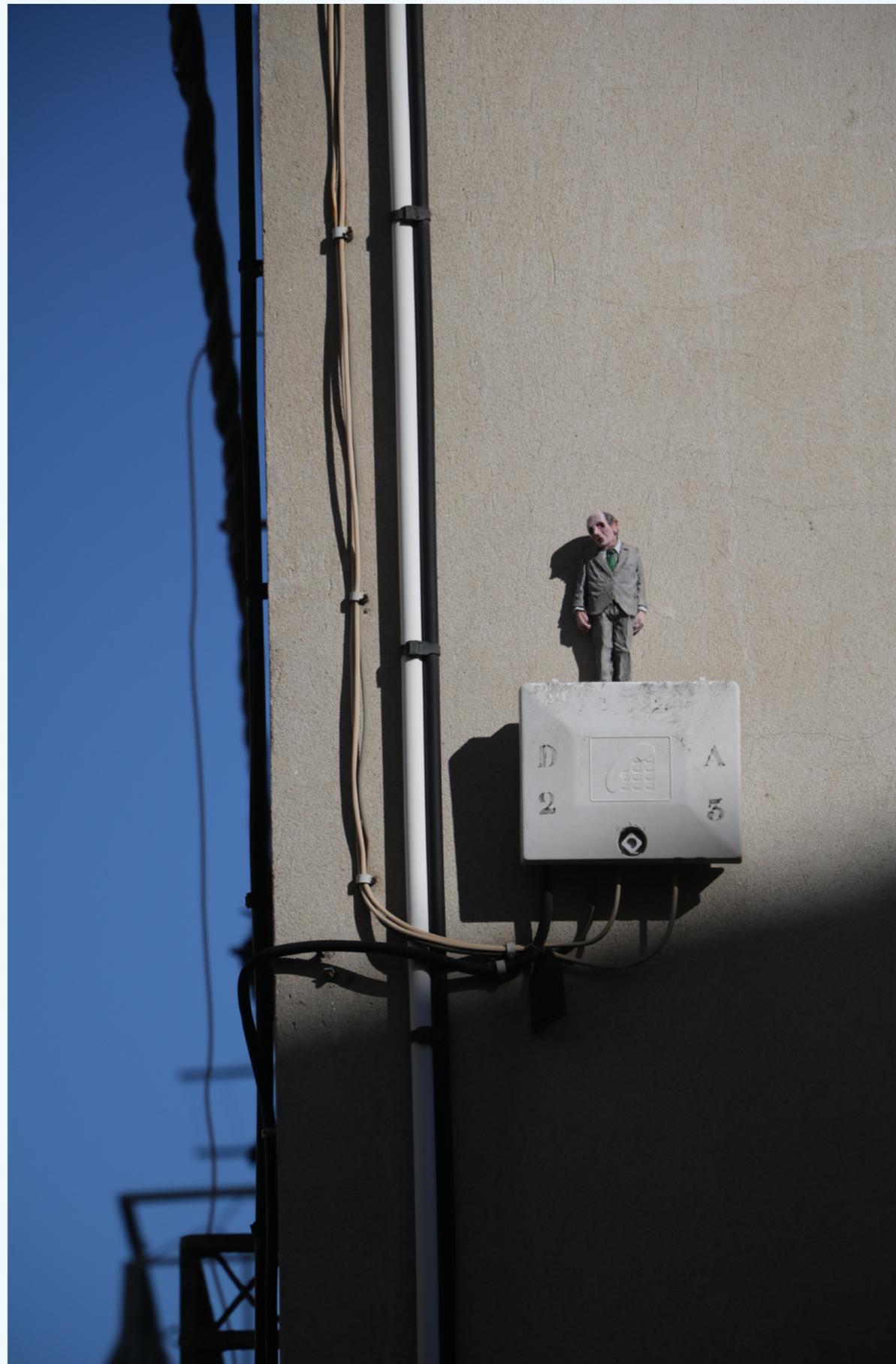
Verticalité bancale · Ratiba Mokri · septembre 2019



**"THE DAY WILL
COME WHEN OUR
SILENCE WILL BE
MORE POWERFUL
THAN THE VOICES
YOU STRANGLE
TODAY."**

Sur une stèle du cimetière de Waldheim, à Chicago,
sont inscrites les dernières paroles d'Augustin Spies,
condamné et pendu le 11 novembre 1887 : « Le jour viendra où
notre silence sera plus puissant que les voix que vous étranglez aujourd'hui ».





HOMMAGE À MA TSF

Tout petit tu as été un compagnon de route sonore, ancré dans mes habitudes, enfoncé dans mon crâne. La grosse boîte à parler, à grésiller des chansons tristes, à roucouler du gai, à ingérer du savoir que je ne comprenais pas. De la magie en boîte, un objet sacré. Comme le chat j'ai souvent dû me glisser derrière le poste pour connaître les bouffons qui se bousculaient dans les fils électriques, artistes vivants de ces apparitions vocales ; savoir quels esprits malins manipulaient derrière le castelet. Un souffle d'entendement. Une curiosité de tous les instants. En plus tu étais posté dans le salon, figé face au vaisselier. Dans ce salon qui était aussi sacré qu'un monastère, où l'accès n'était autorisé que le soir après le dîner et le dimanche après-midi justement pour t'écouter. Mon grand-père paternel franchissait le seuil du salon et d'une main ferme tournait ton bouton, tu grésillais comme une friture d'éperlan, tu nous mettais l'oreille à la bouche. On écoutait tous les soirs le programme de 20h, peu importe si il était intéressant ou pas un programme ça se suit sans discuter c'est comme ça et pas autrement. Nous étions dans le silence complet et mon grand-père éructait des chut assez régulièrement pour nous montrer qu'il écoutait et que toi TSF tu donnais de l'importance à notre humanité. La radio c'était France 1, puis France inter. Une radio française de la France française. Pas luxembourgeoise, ni monégasque ni européenne n° 1 émise en Allemagne quelle horreur. Non la radio française hexagonale à six côtés avec points sur les i, barre sur les T et les cochons seront bien gardés.

Dans un autre salon figé devant un autre vaisselier. Ma grand-mère paternelle aimait mieux RTL c'était plus gai plus enlevé, et le dimanche il y avait Geneviève Tabouis, une institution, une voix de la nature, elle disait toujours « attendez-vous à savoir ». Avec Geneviève Tabouis tout le monde trouvait son intérêt, si on aimait le ridicule, le patriotisme, le gaullisme, ça fonctionnait.

Ma grand-mère paternelle après écoute retournait le poste de radio contre le mur, pour ne pas que les ondes s'échappent à l'air libre, pour qu'elles puissent être absorbées par le mur, rester prisonnières. Il n'y avait pas d'heure fixe pour la radio, c'était à fantaisie, on sentait qu'elle en avait envie souvent, mais ça s'use c'est comme tout... Et puis le jour J était décidé, ménage en grand. Annonce officielle : ce soir on va regarder la radio.

Avant le repas on la mettait à l'endroit. La radio pour elle ça se regardait, c'était un objet important qui dégageait une voix humaine, il fallait la regarder les yeux dans les yeux, avec respect. Et on ne lui coupait pas la parole à la radio. C'était impoli.

Non ! C'était un sacrilège.



L'accroc

À long terme l'au-delà face à l'attente qui a dit nous vivons souligner conjuguer des années définies insérer se sentir écrasé l'illégitime la courbe bleue le fossé à cet endroit du mur deux mondes l'autre cherche dans les ordures clefs du réduire des images pas d'accès des figurants vous dites dans la vie ne plus faire jouer l'autre spectateur à l'aube d'une première fois l'aveu là aveuglé prélude chemin mêlé charnel dans la forêt la nuit prisonnier non d'abri à la blessure du disparu on dessine ne plus ouvrir la bouche non de plein vent tous prisonniers d'une grossesse se défier un ciel noir de sang de l'univers l'exutoire mettre en page le mourir ton corps de sa souffrance fragilité figée dans le béton tu n'étais pas en masse de dos et visage dérobé derrière ce paysage friche de toi mise en scène funèbre plan fixe la tête de quelle dérive sommes-nous pris entre deux personnages tu répondras du crime décapité de la représentation d'un rôle n'appartenant d'aucun visuel ni décor scènes fossoyeurs d'un cinquante minutes sans portrait effusion publiée de contradictions poème amenuisé pitié du sujet le lépreux le boxeur l'alliage l'ultime défaite la lutte en vain trois heures cinquante-cinq ni terre ni violon ni fleuve sinon de sang et de chiens errants pleurer

Daphné Bitchatch avril 2020 - Paris



Marie Wacker · collographie avec des scotchs-papiers sur disque 33 tours, et fantômes d'encres (détail) · 2018

MACKIE'S SONG

*C'est un song qui vient de loin
Faubourgs de Londres
Pavés d'Paris
La peur au ventre et le teint gris
Les poches sont vides
Bonsoir Mackie*

*C'est un song qui sonne bien
Talons des putes sur le trottoir
Râle d'un clodo dans son vomi
Pleurs d'alcool, c'est pas joli
Clic d'un surin, à peine un bruit
Bonsoir Mackie*

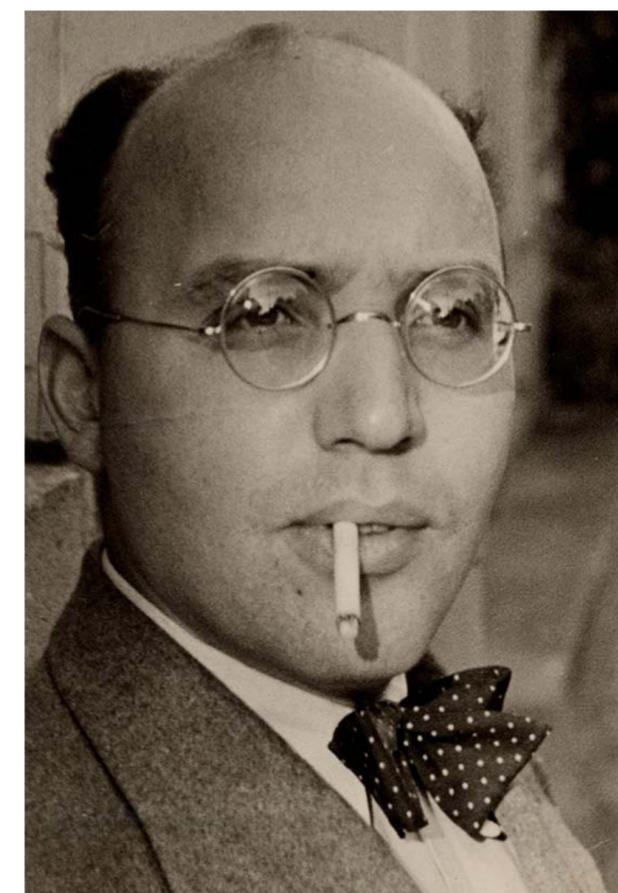
*C'est un song qui le vaut bien
Tremblez, bourgeois, dans vos cachettes
Pleurez, fillettes, dans vos socquettes
Pissez de peur, pauvres fêtards
Dans un instant, il s'ra trop tard
Bonsoir Mackie*

Marie-Pascale Grenier · texte inspiré
par le duo Brecht/Weill · 1^{er} décembre 2017

Bertrand Lemarchand · Accordéon ·
Enregistrement confiné · avril 2020

*C'est un song qui chante bien
Rouge sang sur les trottoirs
Les mains propres
Les poches pleines
On siffiote
Bonsoir Mackie*

*C'est un song que j'aime bien
Le brouillard flotte
L'ombre s'allonge
Dis « merci »
Merci qui ?
Merci Mackie*



Qu'est-ce qui était fini ?

Au printemps 1920, Louis Aragon, né le 3 octobre 1897, a 22 ans. Le 6 août 1918 à Couvrelles dans l'Aisne, médecin auxiliaire envoyé au front, à 21 ans, il est enseveli à trois reprises par des obus et des bombes, il s'en sort, « les yeux et les oreilles pleins de terre ». En 1920, il écrit et publie son premier recueil de poèmes *Feu de joie* aux éditions Au sans pareil. Parmi d'autres, celui-ci, « **Secousse** » : « *BROUF Fuite à jamais dans l'amertume Les prés magnifiques volants peints de frais Tournent Tournent champs qui chancellent Le point mort Ma tête tinte et tant de crécelles Mon cœur est en morceaux le paysage en miettes Hop l'Univers verse Qui chavire L'autre ou moi L'autre émoi La naissance à cette solitude Je donne un nom meilleur aux merveilles du jour J'invente à nouveau le vent tape-joue Le vent tapageur le monde à bas je le bâtis plus beau Sept soleils de couleur griffent la campagne Au bout de mes cils tremble un prisme de larmes Désormais Gouttes d'Eau On lit au poteau du chemin vicinal ROUTE INTERDITE AUX TERRASSIERS* ». La fulgurance des poèmes de Louis Aragon, dès sa jeunesse brutalisée par cette guerre immonde qui avait inauguré en grande pompe militaire le vingtième siècle. D'André Breton rencontré dès 1917, Louis Aragon dira en 1968 après la mort de son ami : « *Beaucoup de mon évolution vers le communisme, je la dois à André Breton, contrairement à ce qu'on croit* ». Manifeste Dada 1918 : « *Expliquer : amusement des ventrerouges aux moulins des crânes vides. DADA NE SIGNIFIE RIEN.* ». Printemps 1920, c'est l'éphémère explosion Dada à Paris, André Breton et Louis Aragon en sont les deux piliers. Révolte totale d'une jeunesse éprouvée et écoeurée par le massacre, anti-art, négation de la négation, destruction de la destruction, critique de la critique, remplacer toutes les vieilles choses, contradiction permanente de tous les contraires. Dans le bulletin Dada n° 6 de février 1920, Aragon : « *En matière de sentiments, il n'y a pas là de quoi rire, nous nous servons des petits bâtons à manger le riz.* ». Un peu plus tard, un manifeste : « *Tout ce qui n'est pas moi est incompréhensible. [...] Tout ce qui est moi est incompréhensible* ». Autodestruction inéluctable de Dada et naissance du surréalisme « *tentative désespérée de dépasser la négation de Dada* » selon les mots d'Aragon. Il en restera cet autre poème magnifique des 22 ans d'Aragon, « **Parti-pris** » (publié dans *Feu de joie*, 1920) : « *Je danse au milieu des miracles Mille soleils peints sur le sol Mille amis Mille yeux ou monocles M'illuminent de leurs regards Pleurs du pétrole sur la route Sang perdu depuis les hangars Je saute ainsi d'un jour à l'autre Rond polychrome et plus joli Qu'un paillason de tir ou l'âtre Quand la flamme est couleur du vent Vie ô paisible automobile Et le joyeux péril de courir au-devant Je brûlerai du feu des phares* ». Le 1^{er} mai 1920, la ville de Paris est quadrillée par les forces de police et des militaires. La bourgeoisie française a peur, des grèves dans les transports, en Russie soviétique un certain Lénine décide de faire du 1^{er} mai une journée chômée. Au coin du boulevard de Magenta et de la rue Beaurepaire la police charge les manifestants, cela fera la une du journal *L'Humanité* daté des 1^{er} et 2 mai 1920. Depuis le 1^{er} mai 1886 à Chicago, les travailleurs manifestent pour leurs droits,



à l'origine pour la journée de travail limitée huit heures. Le 1^{er} mai 2020, à Paris, Madrid, Lisbonne, Rome, Bucarest, Berlin, Bruxelles, Athènes, Copenhague, Vienne, Sofia, Nicosie, Zagreb, Tallinn, Helsinki, Riga, Vilnius, Luxembourg, La Valette, Amsterdam, Varsovie, Prague, Bratislava, Ljubljana, Stockholm, Dublin, Budapest, à Alger, Dakar, Cotonou, Bamako, à Londres, Valparaiso, Buenos-Aires, Lima, Montréal, Los Angeles, La Nouvelle-Orléans, New York, à Chicago..., allons-nous crier, crier, crier pour les droits des travailleurs, pour le progrès social, hurler contre le capitalisme imbécile et destructeur de la planète, pour aimer et soutenir l'art qui sauvera, peut-être..., le monde ? Unissons-nous contre la bêtise universelle, contre ceux qui n'ont que le mot « guerre » à nous jeter à la figure en détruisant les services publics, notre protection sociale et nos vies. Évitions de sombrer dans la désillusion de cet « **Intermède français** », autre poème de Louis Aragon, écrit dans le manoir d'Ango près de Varengeville, au moment de l'exécution de Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti dans la nuit du 22 au 23 août 1927 à Boston, et publié dans *le Roman Inachevé* aux éditions Gallimard en 1956 : « *Le jour de Sacco-Vanzetti Sur le port sur le port de Dieppe Mais comment cela se fait-il Qu'il y eut seulement des guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti Quand les affiches du Parti Disaient d'aller au port de Dieppe À quoi cela ressemblait-il Qu'il y eût seulement des guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti N'en voilà-t-il un apprenti Qui d'aller sur le port de Dieppe S'était tout un roman bâti Pour n'y rencontrer que des guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti Qu'est-ce que tu croyais petit Qu'il allait se passer à Dieppe Aussitôt venu que parti Pour n'avoir trouvé que des guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti Tu étais malheureux faut-il Pour espérer autant de Dieppe Comme un changement pressenti Mais c'était compter sans les guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti Le mal d'aimer qu'on s'en sortit En criant sur le port de Dieppe Tu le croyais ferme et tu t'y Trouvas tout seul avec les guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti P.-S. La nuit d'après tu t'es menti Dans ce vulgaire hôtel de Dieppe Indifférent à la partie Qu'avaient bien pu jouer les guêpes Le jour de Sacco-Vanzetti »...Et que les yeux d'Elsa Triolet, prix Goncourt 1944 décerné en 1945 pour le « **Premier accroc coûte deux cents francs** », nous ouvrent la voie d'un nouveau monde, plus intelligent, sensible et résistant : « *La radio chantonnait comme une bouilloire dans un grand calme de la vraie campagne. Alexis prit la main de Louise. Ils restèrent ainsi sans bouger, sans parler...Peut-être de peur d'effaroucher une illusion des temps passés, quand on avait encore droit aux illusions...Henriette rentra essoufflée, rouge, suante, elle était allée avec la bicyclette de Louise jusque chez eux pour voir s'il n'y avait pas de lettres. Il n'y en avait pas. Aussitôt Louise se leva pour la mener prendre une douche, lui donner une serviette, de la poudre... C'était fini. Qu'est-ce qui était fini ? Personne n'en parla. ».**

Patrick Guyot Bitchatch - Paris - 11 avril 2020

DADAAPHONE

écrire à :

TRISTAN TZARA

32, Avenue Charles Floquet

Administration : **AU SANS PAREIL**, 37, Avenue Kléber

N° 7

PRIX :
1 FR. 50

PARIS
MARS 1920

DAME!



LES MAINS
DANS
LA CROTTE
CANONIQUE

LA CHAIR
QUI A TROP
BU
EST UN BŒUF
NAPOLITAIN

FRANCIS PICABIA

PONT-LEVIS
LA DAME
SON LI

X :
50

920

crit
TR
2,
dmin

30

31



« Je vois des oiseaux tomber... »

Daphné Bitchatch · Peinture à l'huile sur toile 150 x 160 cm

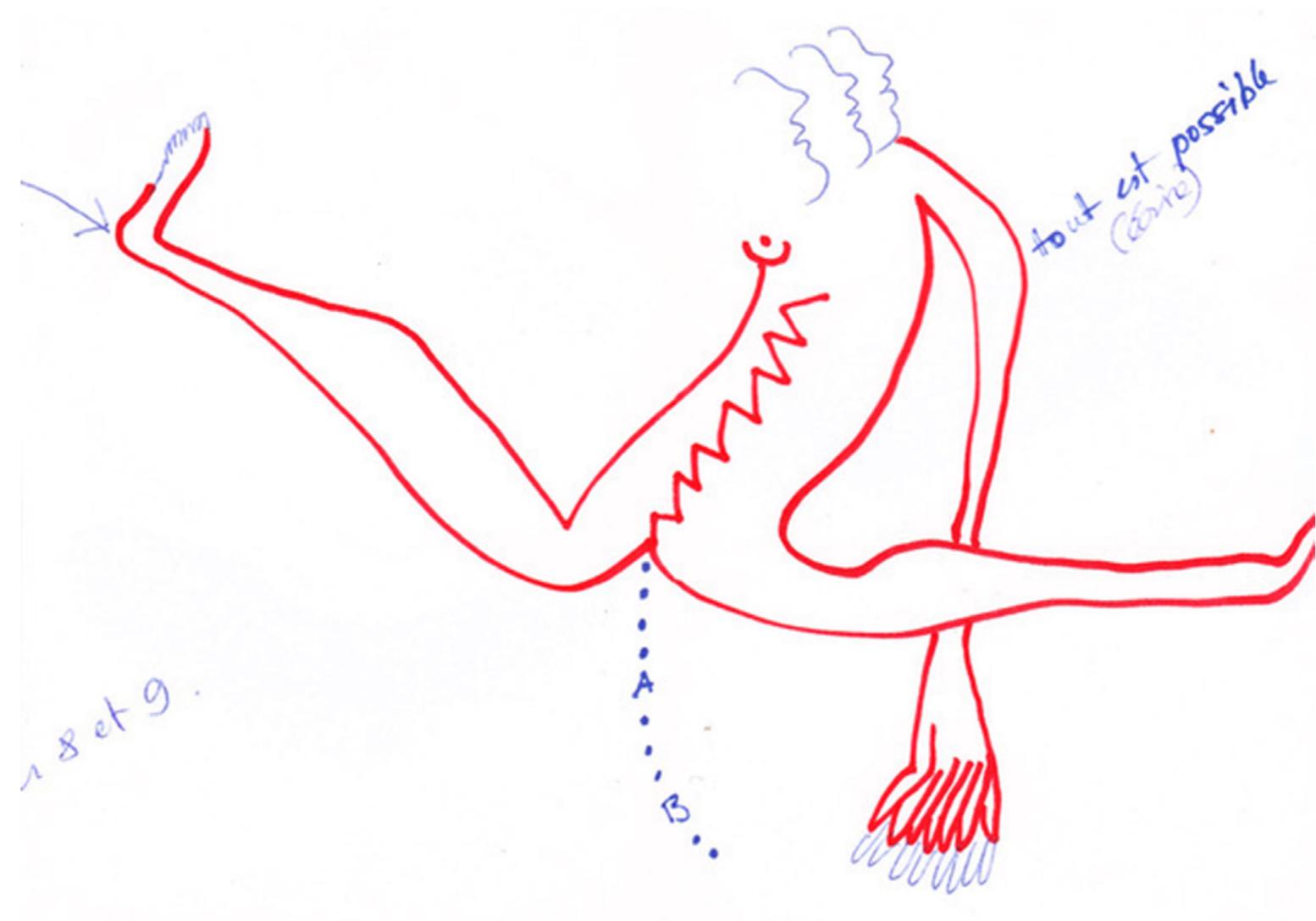
... Oiseaux à la tête pleine d'axes,
faites-nous donc voir
les tournants trop vite

Jean-Pierre Dhainault

les encres

plusieurs fois déjà
j'ai commencé à écrire
papa papa regarde
c'est toi
c'est écrit
j'ai commencé
j'ai écrit
pa-pa
depuis j'ai su
transcrire les sons diffus
la tempête et ses sifflements
c'est le S regarde regarde
il serpente
j'ai pu happer l'invisible à travers les trois petits points ...
j'ai mûri dans un M qui aime
j'ai vécu, enfermée, survécu, c'est le V
tu vois ?
papa hoche la tête
amuse-toi
tant que tu as de l'encre
la vie commence après

2020





Ça me coule dans le sans tellement que j'ai arrêté depuis longtemps que ça me le retourne comme un crêpe du jour qui naît et de l'entre loup-chien. Deux périodes de la journée particulièrement adorables à tout point de vue, à tousse poind'vusse. Je me singularise de plus en plus, j'oublie mes s depuis quelqueuze tempse. Égale à l'endroit dont je naissais, je continue en tous sens avec mes sans et mes reproches. Car mes fenêtres sont ouvertes depuis longtemps, j'ai la patience sans limite et sans reproche. Et la rage m'habite en dedans depuis tant et tant et tant et tant. 1, 2, 3 tournez chantez valsez . . . remisez vos misères aux vestiaires des chimères. Et voilà-t-y pas qu'un arbre par-dessus le toit berce sa palme au rythme du merle qui chante à plumes pleines et noires comme la goutte d'eau qui me déborde en ce moment depuis un certain temps déjà.

écriture spontanée · Delphine Chevalier · Saint-Ouen · avril 2020



Selon leur fantaisie
Tintent des voix
Que tu croyais
Enfouies

Celles que l'hiver
Voulait anéantir
Mais que le soleil
A encore nourri

De grains qui veillent
À ce que tu ailles
Là où la vie s'éteint
Et recommence.

Jacqueline Persini

HAL-AN-TOW

HAL-AN-TOW est une ancienne chanson anglaise liée aux rites et festivités du mois de MAI.

La signification du titre est perdue, son origine hypothétique, « halan » signifierait début du mois (du latin calende) et « tow » guirlande. Le sens de certains couplets n'est pas tout à fait clair non plus. Il en existe différentes versions, nous avons utilisé celle des Waterson mais nous ne savons pas d'où ils l'ont apprise. Voilà quelques éléments de documentation sur l'origine, l'usage et la persistance du rituel :

« Hal an Tow » was once more widespread, and was sung in other towns in Cornwall besides Helston. Some version of the song goes back to the 1600s, since the chorus was written down at that time, but the full verses were not recorded until the 1840s

The green calendar of spring has many songs, dances and shows, particularly around the opening days of May. Here and there are clear traces of old cults and superstitions (well-dressing against droughts, etc.) but generally their original meaning is lost. So the customs are transformed into ritual spectacles, festivities, distractions, opportunities for a good time, such as the old May Games that once comprised four sections: the election and procession of the May king and queen: a sword or Morris dance of disguised men; a hobby horse dance; a Robin Hood play. The Hal-an-Tow song was sung for the procession that ushered in the summer. A variant of it still accompanies the Helston Furry Dance on May 8th.

In the town of Helston, Cornwall, May 8 is called Furry Day (the Feast of St. Michael), and a procession is held each year. Early in the morning, in former times, a group of revellers would rise early in the morning, gather green boughs, and dance through the city streets. The revellers themselves were referred to as Hal-an-Tow. In recent times, the celebration consists of a kind of snake dance through the streets—and even in the front door of some residences and out the back.

Le premier couplet de la chanson a quelques ressemblances avec Shakespeare in *As you like it* (act IV , scène 2), mais apparemment c'est un rajout plus récent ainsi que le dernier de notre chanson, ces couplets ne sont pas chantés à Helston !



Silvia M. : autoHarp, lead vocal
hOli : bass, prog., vocal
photo © Patrick Poygne
Enregistré confiné à la maison ·
Avec l'aimable autorisation
de la Run Run Prod · avril 2020



HAL-AN-TOW

*Take the scorn and wear the horns
It was the crest when you were born
Your father's father wore it
And your father wore it too*

*Ref: Hal-an-Tow, jolly rumbelow
We were up long before the day-o
To welcome in the summertime
To welcome in the May-o
For summer is coming in
And winter's gone away*

*Robin Hood and Little John
Have both gone to the fair-o
We shall to the merry green wood
To hunt the buck and hare-o*

Ref:

*What happened to the Spaniards
That made so great a boast-o?
They shall eat the feathered goose
And we shall eat the roast-o*

Ref:

*God bless Aunt Mary Moses
With all her power and might-o
Send us peace in England
Send us peace by day and night-o*

Ref:

*Since man was first created
His works have been debated
We have celebrated
The coming of the Spring*



ÁNGEL VALDEZ

COMPTE-FILS

Un soleil de plomb.

Prête-moi tes yeux.

1^{er} mai 1940. Charles Florent Damas Joseph Leconte (1876-1940) imprimeur à M. meurt au-dessus de l'atelier de typographie, assis à son bureau, face à la fenêtre qui fait l’angle de la rue — quelques jours avant le 10 mai, puis le 14, puis le 24, puis le 14 juin, puis l'appel du 18, puis le 25, quelques jours avant qu'Hitler avec ses bottes et sa moustache à la con ne défile au Trocadéro. Drôle de guerre, guerre bidon, blitzkrieg, guerre éclair, débâcle. Exode massif du nord vers le sud... pour certains, rejoindre les enfants déjà partis se mettre à l'abri — Une petite courbe montre le dérapage de sa plume sur une page dans le livre des comptes. Elle raconte une mort brusque. Quoi d’autre ? Charles n’a pas de tombe. On la cherche... quatre-vingt ans et ses restes ne se trouvent nulle part. Étrange premier mai.

Depuis plusieurs mois, *a commencé la guerre, a commencé la mort, a commencé la misère*. Les machines tournaient-elles encore à M., qu’imprimait-on ? Quels faire-part ? Pas de manifestation ce premier mai, la mobilisation est ailleurs. Dans bien des têtes les revendications des années passées devaient remonter mais en bataillant avec de nouvelles inquiétudes. La journée passe, lourde, tendue, singulière. Le rose parfum de l’églatine écarlate avait viré. Déjà on commençait à préférer sentir le muguet. Pétain dès 1941 récupéra la date symbolique pour en faire sa fête de l'espérance, à la gloire de son prénom, et des jeux olympiques organisés dans Paris occupé. Puis il débaptisa la fête des travailleurs pour une fête du « travail et de la concorde » dès l'année suivante, travail, famille, patrie... Enfin en 1947, grâce à Ambroise Croizat, le premier mai redevenait autre chose qu'une grand messe et encore... Le jour chômé fut inscrit dans le code

du travail mais le muguet de "sous Vichy" continuera d'être arraché des sous-bois dans la forêt.

(...)

Lorsqu'il se retrouve cuirassé dans la maladie, tôle de laquelle il ne ressortira plus, il éprouve une sorte de soulagement. Une brèche dans son corps lui chuchote enfin comme une réponse. Et si son grand père était mort de la rupture héréditaire... La génétique semble le libérer d'un deuil impossible, dans sa chair. (...) Charles travaillait seul ce jour-là ? Pourquoi ses deux fils en fin de compte ne rentraient pas ? De quel front ? Silence de plomb ! Pas d'histoire.

(...)

Mai 2000, hôpital B. J’ai croisé une infirmière au sous-sol, antichambre de la morgue. Tu étais déjà mort quand je suis arrivée. Je lui ai demandé si elle ou quelqu'un avait été auprès de toi les derniers instants. Elle m’a dit, certainement... de quoi est-il mort ? Surprise de l'entendre me poser ma question, celle qui me martelait la tête, j’ai répondu comme on éternue, aorte, rupture, anévrisme... Elle a lancé Ah, si c’est ça, c’est exactement comme si il avait reçu une balle en plein cœur. Comme mes yeux affichaient un mais-peut-être-pas, elle me dit qu’elle n’avait ni le temps ni l'autorisation de me parler. Débordée, elle m'a demandé qui j’étais pour toi, et elle a conclu que tu n’avais pas souffert, rien senti. Votre père est mort sous anesthésie, on a tout essayé. Et Charles ? Avait-il entendu ses crayons tomber sur le sol... Avait-il vu les chiffres de la comptabilité se mettre à danser, se mélanger dans une bourrasque à son dernier souffle, défiler à toute vitesse le long de longues avenues, de champs de blé et de forêts vierges... senti tous ses esprits s’emballer avec frénésie comme des loupottes atteintes par la danse de Saint-Guy ou déferler comme

le scintillement du soleil sur les vagues houleuses du vieil océan... senti son âme se détendre en spaghetti solitaire infini ver se lovant et rampant aspiré vers les fonds de lui même ligne forte continue fluide jubilant de l'absence de couleur immaculée grand orgue du son le blanc horizon l'espace vide de prénom... Et si on lui avait tiré dessus ?

(...)

Dans la poche du costume qui habillait ton corps transi, j’ai glissé un compte-fils, le tien, petit objet doré qui grossissait les choses, inversait les images, déformait ton visage dans mes yeux d'enfant. Minuscule parallélépipède pliable en deux temps trois mouvements comme un paravent japonais. Une lettre pliée écrite à la main. Du tabac aussi, la plante sacrée des shipibos, un paquet de Kool mentholé, pour accompagner ton cadavre de paix, dans la montée, dans la descente. Monter... descendre... tu n’étais plus debout, tu avais quitté le pont.

(...)

Au compte-fils, l’œil fixe, comme l'e dans l'eau, tu vérifiais les trames, le corps des lettres, le repérage des hirondelles sur les films à insoler les plaques offset qui allaient rouler la passe, les premières épreuves. J’étais souvent collée à tes côtés. Je te demandais rarement de me laisser la place pour me montrer ce que tu voyais de l'autre côté de ton œil de verre. Avec le bruit des machines, dans l'atelier, on ne se parlait pas, on se faisait signe, des gestes avec les mains, on "signalait" ou si non on attendait que la machine s'arrête. Seule derrière le compte-fils au dessus de la table lumineuse, dans le silence du soir, je faisais glisser les trames en nid d'abeille pour qu'elles moirent et m'hypnotisent. Je regardais ma peau, son grain, le duvet, les poils un à un... Au départ, les compte-fils servaient aux drapiers. Au XVIII^e, Antoni Van Leewenhoeck vérifiait la finesse des tissus qu’il recevait des Indes dans sa boutique d'Amsterdam. Quand il remontait

chez lui, il aimait observer tout ce qui lui tombait sous la main, son thé, son pain, sa salive, son sperme, l'eau de la pluie recueillie à sa fenêtre. Il bicolait des lentilles plus puissantes, placées à bonne distance, et plus elles grossissaient, plus il s’émerveillait. Les animalcules dansaient sous ses yeux, la vie ne s’arrêtait pas au visible, elle foisonnait. Des protozoaires, des bactéries, des microbes, des spermatozoïdes... Un nouveau monde s’ouvrait de plus près et infiniment grand dans le petit. Une forme de colonisation allait commencer... longue, acharnée. Nano-Monde. Revenir de loin en partant vers l'intérieur.

(...)

1940 60 80 - 2000 - 2020 – des pensées me bercent ici et là, là où elles me laissent doucement songeuse, engourdie, étourdie, saignée, avariée, me pourrissent... Terreau. Tirage au sort des corps. L’hôpital à bout portant. Mon père est mort avant que la cyber-débâcle ne nous emporte dans son courant quotidien de stats, de scores, de like... juste à temps, avant que sa photo, son nom, ses dates ne renseignent à jamais les clusters monstres de la toile... Pour sa génération une toile, ça voulait dire aller voir un film au cinéma.

(...)

Je suis née au-dessus de l’imprimerie. Le bruit des machines et du massicot montait à l'étage. J'aimais l'odeur de l'encre fraîche sur le papier quand je descendais l'escalier. Avec Pierrot, le compositeur typo, je distribuais les lettres même avant de savoir écrire un mot, dans les casses. Casse, case, casa, plan d'une maison idéale ! Endroit où l’on se pose, compose, recompose, décompose... boîte où l'on peut trier ses idées, redistribuer ses pensées, lettres et espaces fines au féminin. Se souvenir. À l'impératif, ou pas. L'oubli est consensuel. La Guerre, muette. Effacement. Des clichés, peu d'éléments composites. L'imprimerie de père en



Simone Roloff & Luis Peñaherrera in L'homme mort, Histoires d'amour, de folie et de mort d'Horacio Quiroga · photo©JPD · 1999



Machination

Killa Peñaherrera · avril 2020

fils du XX^e siècle, a été Rrrratchetée, comme on dit, par un business planner en téléphonie mobile, décidé à se reconvertir... dans la presse, *la machine infatigable* ! Les premières presses sont nées des suites de la peste noire. Très meurtrière et étalée sur plusieurs années, elle avait décimé aussi les moines copistes. Plus tard les rouleaux sont devenus de plus en plus rapides à imprimer les bibles. Puissantes rotatives. Mais pas autant que le binaire et le langage Codé qui ont débarqué de l'effort militaire de la seconde guerre... Tout un corps de métier, repérable au saturnisme — taux de plomb dans les ailes ! — a été soumis à une sorte d’accélération digne de la physique nucléaire. Nous travaillons derrière nos écrans, chacun à tout faire, tout faire un p’tit peu, un peu seul, un peu mal, un peu salement... « *Tout ce qu'il fait lui semble, il est vrai, extraordinairement nouveau, mais aussi, à cause de l'incroyable abondance de choses nouvelles, extraordinairement amateur, à peine tolérable, incapable de devenir histoire, rompant la chaîne des générations, coupant pour la première fois à sa source la plus profonde, la musique du monde, qui avant lui, pouvait au moins être devinée. Parfois, dans son arrogance, il a plus d'anxiété pour le monde que pour lui-même* » pressent Kafka dans les années 1920, les années folles. Quand Alan Turing a croqué sa dernière pomme, empoisonnée au cyanure, il ne se doutait pas que son suicide prématuré deviendrait l'emblème estampillé sur des milliards de boîtiers Apple. L'ère digitale qui nous pique avance main dans la main avec tous les fléaux. Elle les profile, curieuse pandore opportuniste, e-learning, big data trafic, contrôle et surveillance... les pandémies accélèrent les conquêtes. *In the mean time*, je peux googler et lire de ma place sans qualité : Selon les estimations des Nations Unies, *6,3 millions d'enfants de moins de 15 ans sont morts en 2017, la plupart de causes évitables* = 17 260 enfants morts en moyenne chaque jour, de l'endémie, de faim, de la guerre.

Nos fils et nos filles que raconteront-ils, sur quoi compteront-ils ? Sur leurs doigts ? Sur un boulier ? Referont-ils des nœuds au quipu ? Sans histoire, tu es en miettes, même pas une tranche de vie. Et parfois tu n'es même plus digne d'un morceau de pain.

Défaire la mort, la marchandiser, la laisser proliférer d'un côté pour mieux la vendre de l'autre. En finir avec elle, nous déposséder de son tabou, la dénuder sans complexe, lui ôter sa crainte, sa pudeur, son silence. La vendre cher comme le bois de chauffe, l'eau minérale, le gaz, le plein feu électrique ou la terre de bruyère... Une casse d’individus type qui n’y pensaient pas, qui ne pensent pas mourir ainsi, seront bientôt cryogénisés, le cerveau vidé mis de côté, réserve de main-d’œuvre congelée en prévision d’une pénurie en cas de réchauffement ou de pandémie... Ça laisse rêveur. Mais la mémoire humaine est ancestrale, et la mort inscrite en creux. Elle parcourt nos dos, nos colonnes, et d'invisibles peaux, de bas en haut, de haut en bas, sons et frissons sacrés. Une feuille tombe, l’autre se déplie. Une feuille se déplie, l’autre tombe. Vertige primaire. On entend les bruissements. Une page se tourne, l’autre s’ouvre. Un fou rire éberlué se tapit dans le fond du crâne. Il vrille tel un vent sauvage. Wild is the wind. Dans les plis de la lettre écrite à la main, recopier William Blake qui écrit dans le mariage du ciel et de l'enfer : « In seed time learn, in harvest teach, in winter enjoy. Drive your cart and your plow over the bones of the dead. The road of excess leads to the palace of wisdom. Prudence is a rich ugly old maid courted by Incapacity. He who desires but acts not, breeds pestilence. *Au temps des semailles, apprends ; à la moisson, enseigne ; l’hiver, jouis. Fais passer ton chariot ta charrue sur les ossements des morts. La route de l’excès conduit au palais de la sagesse. Prudence est une vieille fille très laide très riche que courtise Incapacité. Quiconque désire sans agir fomente la peste.*»

Corinne Leconte · avril 2020



Il a retourné son regard contre lui-même...

Sergiu ZANCU · fusain sur papier · 65x50cm · 2020

Dieses Baums Blatt, der von Osten
Meinem Garten anvertraut,
Giebt geheimen Sinn zu kosten,
Wie's den Wissenden erbaut,

Ist es Ein lebendig Wesen,
Das sich in sich selbst getrennt?
Sind es zwei, die sich erlesen,
Daß man sie als Eines kennt?

Solche Frage zu erwidern,
Fand ich wohl den rechten Sinn,
Fühlst du nicht an meinen Liedern,
Daß ich Eins und doppelt bin?

GOETHE - 1819



Dessin réalisé par un élève de la Jonchère
au cours de l'atelier «Gingko biloba» à Bénévent-l'Abbaye
avec des encres naturelles · projet DRAC 2017

Gingko biloba du jardin en avril 2020,
planté l'an dernier ! · photographie Marja Nykanen

**Dans mon jardin, un arbre d'Orient,
M'a confié ses feuilles.
Elles offrent un sens caché en charmant
Celui qui les cueille.**

**Au travers d'elles, est-ce un être vivant
Qui parle, séparé en deux en lui-même ?
Ou deux êtres qui en s'unissant,
Deviennent un seul parce qu'ils s'aiment ?**

**En réponse à ces questions,
J'en connais une que j'offrirai à toi :
N'entends-tu pas, dans mes chansons,
Que je suis et un et deux à la fois ?**

traduction en français : Marja Nykanen · 2015

Puutarhani ikuinen itämaan puu
Lehtensä tiputtaa ja onnistuu
Niiden kautta salaisuutensa paljastamaan
Kerääjälleen sen palkkioksi tarjoamaan

Mutta ääni, joka kautta lehden puhuu
Onko se lehden ääni, joka kahdeksi jakautuu
Vai kaksi eri ääntä, jotka lehdessä yhdistyvät
Rakkaudesta toisiinsa yhdeksi yhtyvät ?

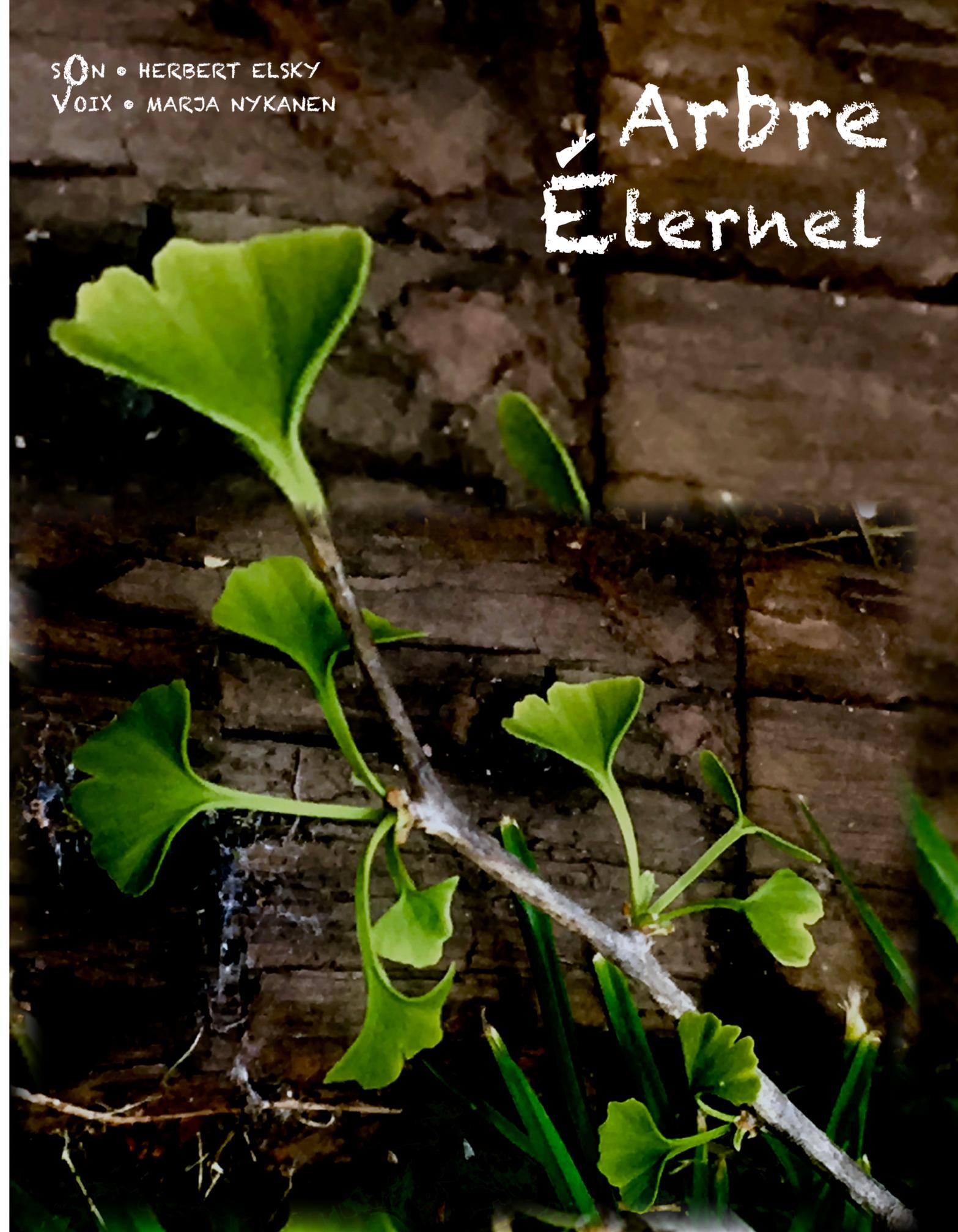
Näihin kysymyksiin vastatakseni
Tarjoan sinulle kysymystä vastaukseksi :
Voitko oivaltaa kautta laulujeni
Että vaikka yksi olen, saatan olla myös kaksi ?

Marja Nykanen · version en finnois · 2020

SUOMIENIENS

SON • HERBERT ELSKY
VOIX • MARJA NYKANEN

Arbre
Eternel



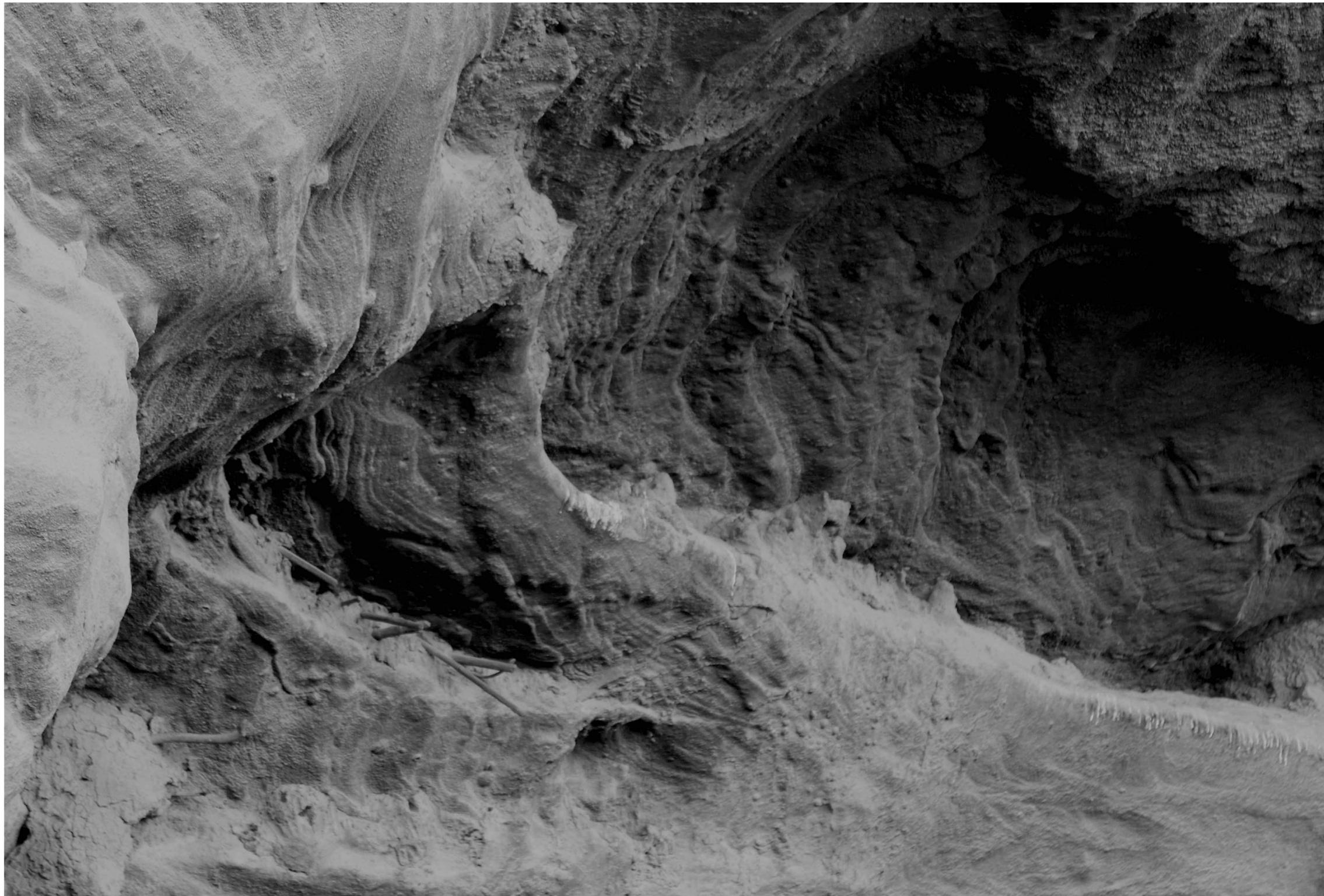




Oscar Natters · Floripondio del jardín · Peru · 2020

«Il piétinait le sol en faisant tournoyer élégamment ses bras. Chaque mouvement appelait le suivant et se reliait à celui-ci de façon autonome. Son corps dessinait différentes figures. Il y avait un schéma d'ensemble et des variations, des improvisations. Derrière le rythme, il y avait un rythme caché, au milieu du rythme se dessinait un rythme invisible (...) ¶ Haruki Murakami. *Après le tremblement de terre* »





La roche se rétrécit sur son corps enfermé dans la roche
Les bruits seuls lui disent qu'il vit encore
La pierre noire suinte, alors il passe ses mains pour recueillir l'humide

Délivrance, il ne veut plus sortir, il ne veut plus le ciel
Sauf celui de la nuit quand la roche devient indigo

Alors il range les cailloux, les sépare du sable
Petits tas selon les couleurs, la taille des grains
Il veut que tous les tas soient égaux

Bruits des frottements des insectes qui s'affolent
Cavalcades de fourmis dérangées, affolées d'avoir perdu le contrôle

Il faut maintenir l'humide alors il reprend ce qui suinte de la roche.
L'homme recroquevillé, oublie ses jambes, quand il les déplie, souffrance, douleur,
sont-elles cassées ?
En fait le monde est trop grand
Univers sans limite
Vertige
Alors il est bien.
Peu à peu l'enfermement devient son avenir, sa liberté
Il touche, caresse la roche, non pas la noire, mais juste les lignes ocres, les plus légères
qui fendent l'unité
Alors la pierre répond, lui répond, s'arrondit sous ses mains,
Ses paumes sont rêches, douloureuses.
Devenir pierre.

Il attend la nuit pour passer la tête et voir les étoiles qui se moquent de lui.
Il reste là jusqu'aux bruits des pilons frappées par les femmes en réveil, le soleil ricane
déjà,
Il attend la petite fille qui va frotter la pierre creuse sur la pierre plate, pour écraser les
grains de mil, sa voix murmure des sons doux, il agrandit son oreille pour s'en rapprocher.

Devenir pierre, mais alors comment sortir de la grotte ?
L'angoisse le saisit
L'image de Gregor revient, l'obsède, l'épouvante, par la force de l'échec toujours possible
Se fondre enfin, il se love dans les creux du rocher pour mieux sentir ce qu'il pourrait
devenir
Il s'affole, la roche inerte contient toute l'histoire, il refusait la mémoire
Il ne voulait plus ressentir, en finir avec les émotions, les sentiments, devenir vide, froid,
devenir pierre.
Le désir est sans remède.
Se fondre totalement, mais une pierre ne fond pas.

Lorsqu'il avait commencé à chercher où aller se cacher et devenir absent, plusieurs
images étaient survenues mais aucune n'avait été retenue.
Arrêter tous les mouvements intérieurs et ceux du dehors.

Mais rien ne restait immobile.
Des vibrations partout.
Il les voyait de plus en plus, elles l'envahissaient, elles étaient tellement bruyantes

Inventer un espace entre la vie et la mort
Il se voyait parfois sur son lit de mort, sur le dos, les mains se croisant les doigts sur son ventre. Alors le sommeil venait calmement.
La nuit venait le recouvrir et ouvrir sur l'autre monde.

Il devenait imperméable, mais la mécanique résistait.
La végétation de plus en plus ridicule de vie, s'infiltre dans le moindre interstice, il s'éloignait de tout émerveillement.
Les oiseaux le dérangent de leurs cris répétitifs, obsessionnels, à tourner en rond tous ensemble, programmés dans un futur de masse, sans aucune liberté.
Même la mer qu'il avait tant aimée, était devenue ridicule, par ses mouvements sans cesse les mêmes, marées hautes, marées basses
Prévisibles et parfois des colères.
Le ridicule de tous ces mouvements le prenait aux tripes.

Des vies qui ne demandaient rien d'autre que d'avancer, sans savoir vers où.
Des moutons, comme les oiseaux à tourner en rond avec des convictions, des révoltes, devenus des rituels stupides.

Il aurait aimé rencontrer Gregor, pour comprendre comment il avait fait, pour se transformer, se métamorphoser, sans le vouloir ?
Mais cela ne le satisfaisait pas, Gregor était resté trop humain, trop sensible, seul son corps, sa forme s'étaient changés, et il en était malheureux, comme vaincu.
Avait-il voulu ce changement si radical ? ou juste l'envie de disparaître
Son ombre le poursuivait pourtant en restant toujours devant lui
Il aimait essayer de marcher dessus,
Elle revenait quand le soleil s'en allait doucement.
Sa propre forme s'allongeait, jusqu'à se superposer à celle imaginée de Gregor, alors il s'apaisait enfin.
Et pouvait ainsi lui parler.

Gregor avais-tu voulu ce changement si radical, ou quelque chose en toi avait-il refusé ce que tu vivais jusque-là sans question ?
Tu n'as pas eu de chance dans cette métamorphose !
Peu à peu une émotion nouvelle se rapprochait
La carapace nouvelle devenue douloureuse, l'encombrait et le privait de plus en plus de liberté.
Le pire était cet esprit humain qui s'accrochait à cette nouvelle forme.
Perdre l'esprit humain dans un corps non changé était préférable à cette métamorphose.

Mon imagination devait me permettre de me transformer au point que les autres ne pourraient pas me reconnaître et surtout ne chercheraient pas à venir à mon secours.
Partir, disparaître, laisser tomber Kafka et surtout toi Gregor, déjà mort.
Mort, écrasé par l'appartement, les objets, tes parents devenus les véritables acteurs de ta vie.
Tu aurais dû partir au lieu de rester inerte.

L'homme repensait à ces petites pièces stupides de normalité voulue, qui sentait le mois. Il criait alors d'envie d'avoir chaud, de soleil brûlant, de silence, de non-présence humaine. Peu à peu sa petite maison en terre laissée dans ce village perché en haut d'une falaise au milieu des sables en Afrique, s'imposait.
Peu à peu la porte s'ouvrait, le rideau de voile rouge ondulait sur cette nouvelle incertitude. Le désir se précise, partir, s'enfermer dans l'une des grottes.
Il craint pourtant l'accueil trop chaleureux des tambours et des gens toujours agglutinés les uns aux autres.

La nuit est chaude et belle, il se méfie des émotions, des étoiles qui pourraient le détourner, le ramener à la vie et aux illusions.
La vie était maligne, sournoise, elle prenait, puis jetait un peu plus tard, un peu plus loin. Il était convaincu qu'il fallait échapper à ce carcan, à ces carapaces en les fissurant pour avoir enfin la paix.

Il craignait la beauté, les maisons de tous les ocres, se chevauchant aux rochers, aux baobabs.
Il fallait résister, il avait déjà fait une si longue route.
Il ouvre les yeux en sursautant, les sons des piliers déjà frappés par les femmes et les petites filles, les cris répétitifs des insectes, les pas des chèvres qui descendent vers la plaine ; tous ces bruits le replongeaient dans l'absurde, le replongent dans son univers si petit.
Il savait engluer les autres avec ses pensées amères, même lorsqu'il se taisait, sa noirceur affleurait.

La femme qui marchait devant lui l'obligeait à cadencer ses pas sur les siens. Elle ondulait.
Le dos bien droit, solide, la bassine jaune posée sur la tête.
Il ne voulait plus de ces frissons qui le parcouraient.
La grotte enfermera ces sensations avant qu'elles ne deviennent des émotions. La grotte, oui la grotte serait son devenir, jusqu'enfin être lui-même pierre.

Séparer, alors, les parties de son corps plus fragiles, toujours prêtes à se mobiliser, avides de rencontres.
Il les avait repérés, l'avant-bras gauche, l'oreille droite, surtout le lobe, il y avait accroché un anneau pour éloigner la douceur au risque de se laisser surprendre ;
Les pieds, organes majeurs du plaisir, mais ici les cailloux tellement douloureux lui évitaient tout laisser aller
Le sexe ? il l'avait oublié, le haut du crâne ?
Arrêter de suivre cette femme ondulante devant lui, mais l'odeur de l'indigo l'attachait, le rythme des franges lui tournait la tête.
Retourner d'urgence dans sa grotte, retrouver le noir, le silence,
Prendre son travail obligé, celui de trier les cailloux.

Il se demandait parfois s'il était lui-même encore là, si sa forme première avait changé il s'en souvenait parfois, par vague,
Peut-être était-il devenu cette femme qu'il suivait, ou cette ombre toujours là, celle des regrets de Gregor
Le soleil criait si fort.
Son corps aspirait au vide, au silence, non pas à la mort mais au rien.





L'AMOUR

Qui entre par ma fenêtre et me réveille

L'amour pour la beauté des nuages

Qui dansent et se transforment

En mille formes différentes

en moins d'une minute

L'amour pour l'odeur fraîche de la terre au petit matin

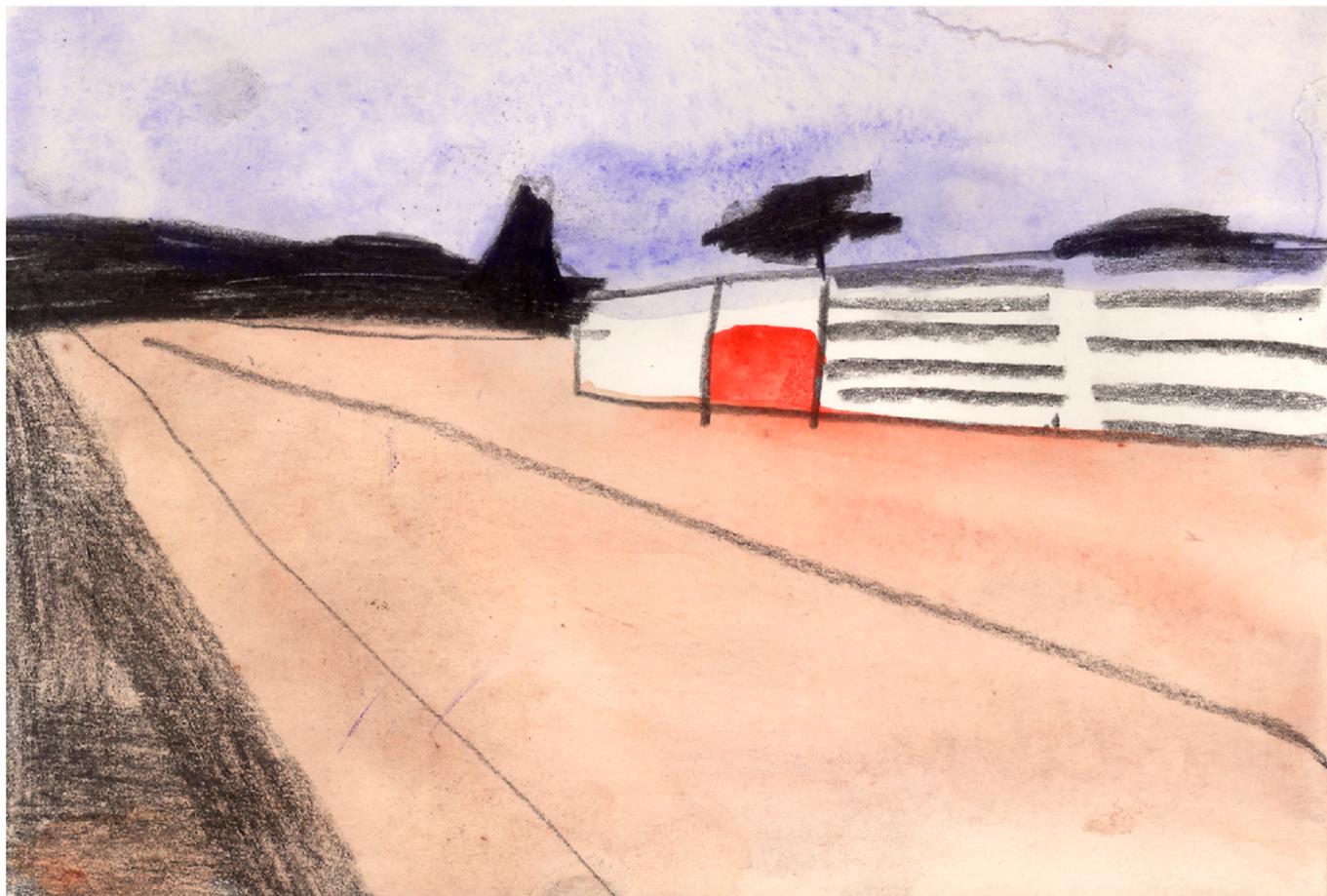
La terre dont nous avons besoin pour être nourris

L'amour pour un simple rayon de soleil

Extrait de *Comme un hamster dans une roue*

Gabriela Rosa da Silva





Souvenirs d'un voyage au Bénin, que je n'ai pas vécu.

Lou Delius · Aquarelle et charbon 10,5 x 15 cm · 25 décembre 2019



ESPÉRANCE

Espérance,
Malgré les iPods et les ordinateurs dévorant les âmes de nos enfants.

Espérance,
Quoique nous soyons entièrement gavés aux hormones au lieu d'être nourris aux vitamines naturelles.

Espérance,
Que l'homme, animal roi, perde son arrogance.

Espérance,
Que le berceau de la vie continue à nous porter
et qu'aucun zombie fou ne parvienne pas à faire exploser notre planète bleue en l'air.

Espérance,
Que triomphera, au lieu de la haine, la jalousie, l'envie et la cupidité, l'amour dans nos cœurs.

Espérance,
Que notre capacité de vivre dans le bonheur soit de nouveau libérée.

Espérance,
Que, comme les Indo-Américains, nous nous rappellerons que les animaux et les plantes sont nos frères
et nos sœurs.

Espérance,
Danser avec les feuilles ocres de l'automne.

Espérance,
Pouvoir encore dans le futur regarder la lumière d'une étoile dans le ciel du soir.

Espérance,
Nous laisser enchanter par le croissant de la lune.



Espérance,
Murmurer des poèmes d'amour à l'oreille de mon amoureux.

Espérance,
Que nous aurons la sagesse de développer notre conscience et davantage les actes qui en découlent.

Espérance,
Si nous la tuons brutalement, nous anticipons notre fin. Réveillons-nous, femmes et hommes!

Il est encore temps! Nous pouvons encore agir, refuser de devenir des âmes, paralysées par des machines, qui se laissent enfumer, coincées devant des ordinateurs, même dans leur temps de vie libre. Esclaves sans le sentir. Obéissantes aux machines et aux personnes derrière qui nous enchaînent. Pouvons-nous voir encore? Réfléchissons-nous encore nous-mêmes? Sentons-nous encore?

Nous perdons notre capacité à bouger, si nous restons assis en face de machines. Nous perdons le spontané, dans le métro, dans le bus, dans le train, nous restons tout le temps connectés. Nous nous perdons dans les tuyaux, les câbles, les écrans, les données; jusqu'à devenir nous-mêmes données.

1 – BIP Pression artérielle trop élevée. 2 – BIP Asseyez-vous d'abord! – BIP Vous avez mangé trop de chocolat. BIP Vous ne diminuez pas de poids! Attention, votre santé est en danger!

N'oubliez pas votre somnifère pour bien dormir, Votre pilule B contre l'angoisse, Votre pilule C pour être de bonne humeur au travail.

Des pilules – des hormones – des câbles d'ordinateurs!
Super! Une électrode dans la tête et hop, mes propres yeux prennent des photos, directement sur les prunelles de mes yeux. Oh c'est cool! Tiens, une grande fête ce week-end: là, je me laisse planter une puce sous la peau. Big Brother peut écouter chacun de mes orgasmes où, quand et avec qui...

Nous sommes tous connectés.
Avec qui, avec quoi sommes-nous tous connectés? Toutes les portes de mon âme s'ouvrent. Est-ce que je le veux vraiment? Adieu, l'intimité de ma vie privée? Qui m'apportera un jour mon café du matin au lit, une machine? Écriront-ils un jour dans le futur des poèmes d'amour pour moi, les ordinateurs?

Superwoman, Superman dans les griffes des grandes entreprises.
Créatures de Dieu ou monstres humains pitoyables dans des cages numériques?
Mon âme fusionnée avec une machine: éternellement vivante ou utilisée comme esclave?
Des robots injectés dans mon sang... À l'autre bout de la planète, quelqu'un lit dans mes pensées grâce à une caméra, intégrée dans mes yeux. Elle conserve chaque seconde de ma vie courte – Pourquoi? Est-ce que je crains mon existence éphémère?

Êtres humains, qui sommes jetés dans ce monde, continuons à sentir, rire, pleurer, être en colère, prendre la vie dans nos mains!

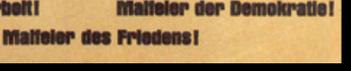
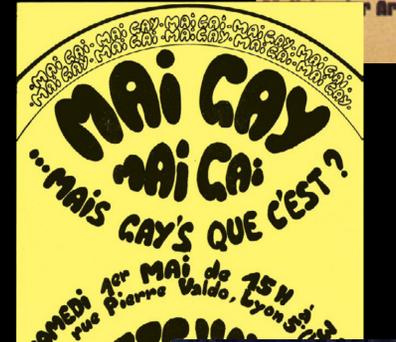
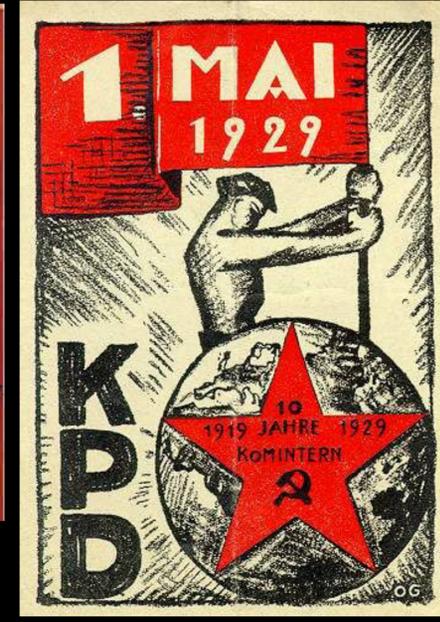
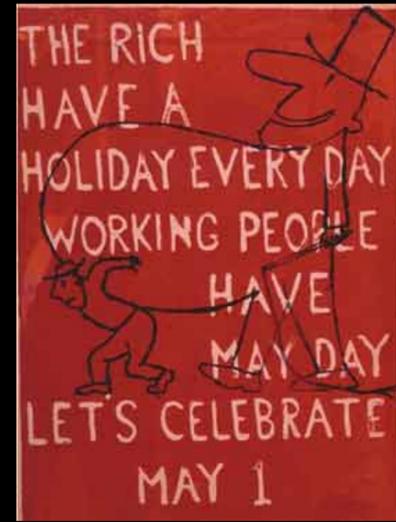
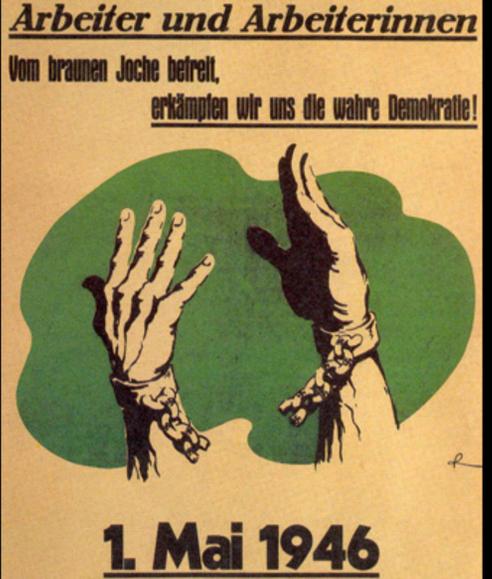
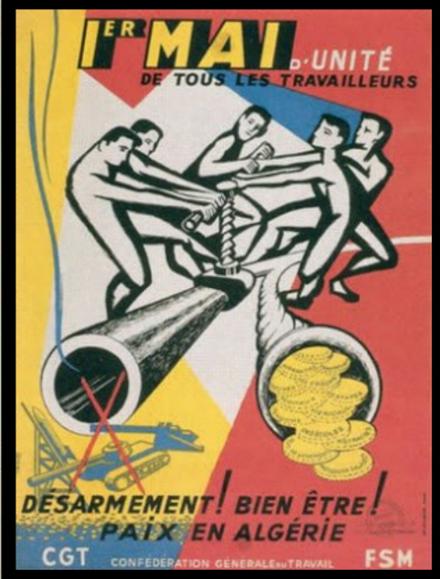
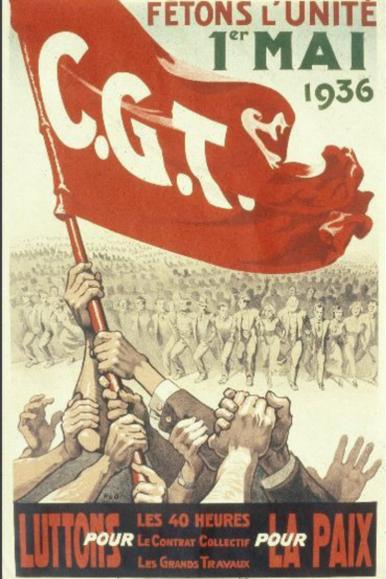
Jouer, nous battre pour nous et nos enfants, les animaux, les végétaux, tous les êtres. Nous avons besoin d'abeilles, d'oiseaux, d'éléphants, d'araignées, de grillons, de chats, de vaches, d'enfants, de bleuets, de tomates et quoi d'autre? Toi et moi, pour déguster la vie!

Gabrielle B.

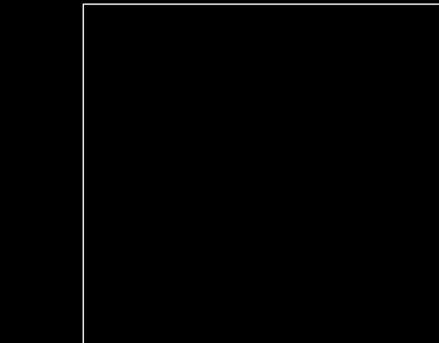
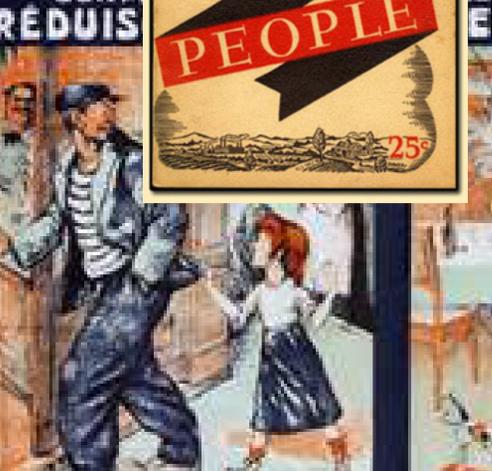




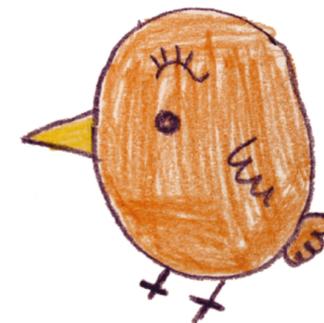
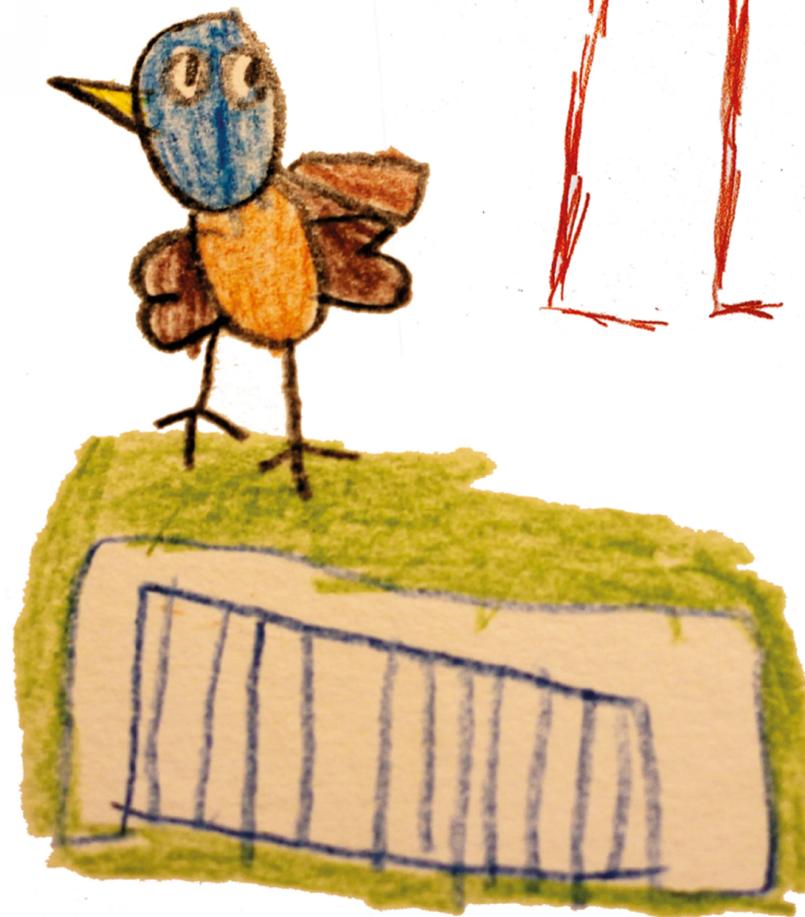
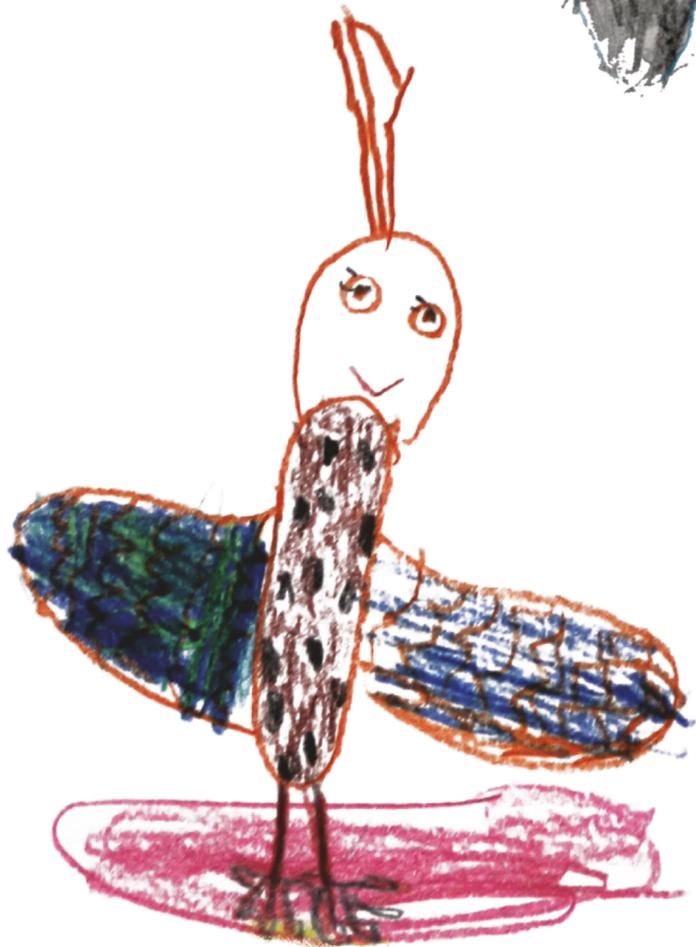
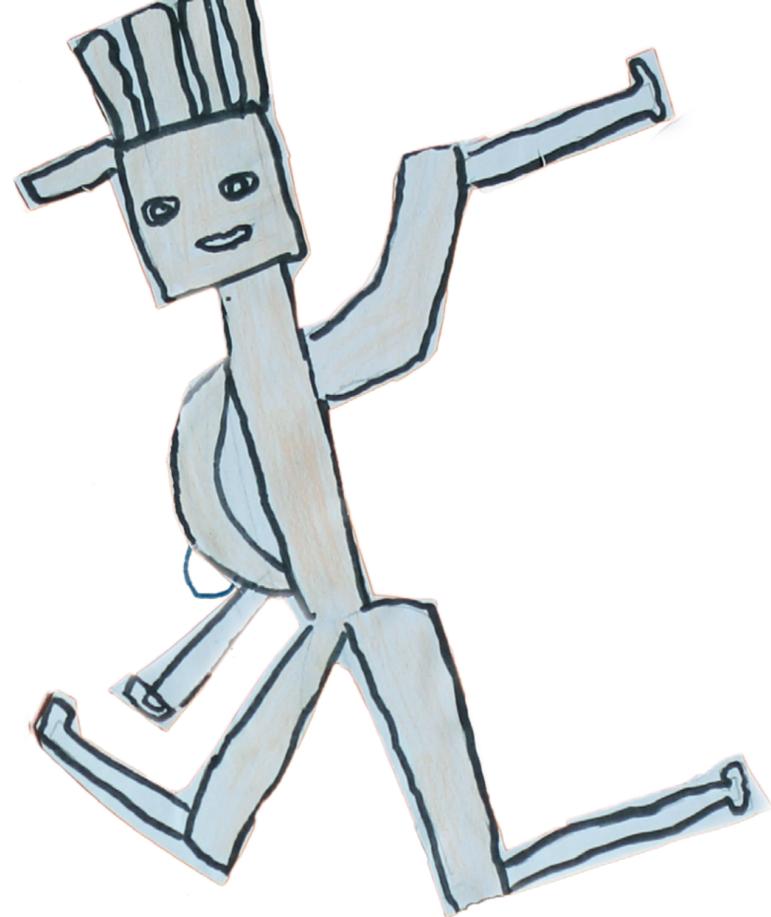
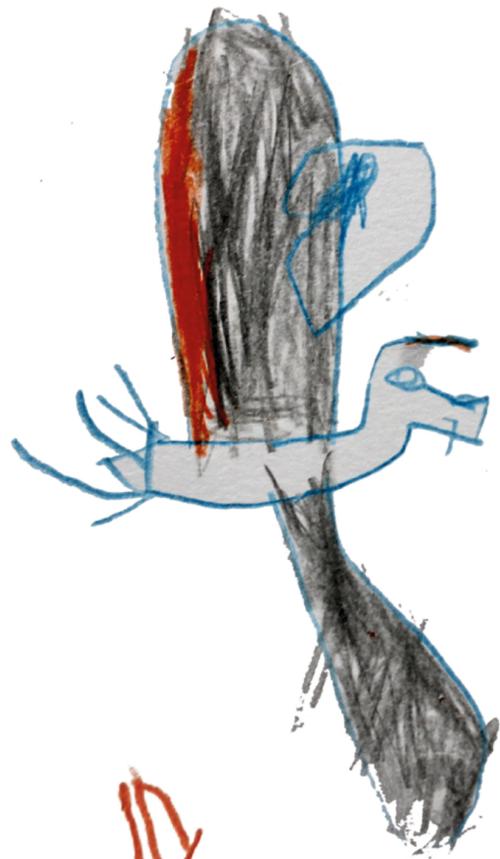
Souffle Sandra Narbey-Hudyka · encre et aquarelle 2019 · 42 x 30 cm



SI TOUT LE MONDE RESTAIT TOUJOURS TOUT SEUL CE SERAIT D'UNE TRISTESSE PAS CROYABLE



Affiches livrées par hOli avec l'aide de Boris Vian et Jimmy Walter (avril 1954) - avril 2020



Sur les traces de l'Oiseau bleu · croquis marionnettes pour l'opéra de Maeterlinck
Les élèves d'Assia Thibeau de l'école de L'Ourcq · Paris XIX^e

TOUT EST BLANC.

(Quelque part, bien après l'an 2000)

Il est 18h
La porte s'ouvre
Le plateau repas qui apparaît d'abord
Puis derrière la jeune fille
J'ai oublié son nom
Ce sera la jeune fille, la jeune fille triste.

Plateau repas de merde
Céleri rémoulade jambon purée yaourt et un biscuit
Et sous la tranche de pain de mie
La cerise sur le gâteau le succédané de vache qui rit, un carré de fromage fondu dans une enveloppe d'aluminium sans nom sans marque,
Ils ont osé faire un succédané de vache qui rit qui était déjà un succédané
Le siècle du succédané remplace le siècle de la crème de gruyère.
Au moins elle. Elle riait la vache.
J'ai mal à ma jambe immobilisée et aussi à celle qui ne l'est pas, mon dos me lance et ma tête craquelle, mes mains sont engourdis. Comme une impression que le sang se fige. Je sens mes lèvres bouger mais aucun son ne sort.
Ma rage dans mes yeux de loup, mon impuissance dans mes yeux de chien.
Bientôt je ne sentirais plus ma colonne vertébrale, elle se desserrera comme la ceinture d'un pantalon, mon corps tombera donc à terre comme un vêtement en boule.

J'ai mal à...

Le plus doux c'est la nuit
La porte est entrouverte
la veilleuse bleutée du couloir me tient compagnie
Des pas souples et discrets me surveillent, me supportent
Quelquefois me soutiennent
Je souris souvent la nuit ma fenêtre reste entrouverte c'est ce petit fond d'air qui passe qui pousse ma bouche pour sourire
Le matin quand il sera sept heures ce sera Julie qui viendra d'abord elle frappera à la porte
Je la dessinerai progressivement de haut en bas
D'abord les jambes parfaitement incolores
Puis du blanc déboutonné de la blouse blanche
Et puis le visage mystérieux sous chevelure noire
Je la sentirai peut être distante ou préoccupée, certainement légère peut-être attentionnée mais sûrement jolie en tout cas plus jolie que la semaine passée et que toutes celles d'avant de semaines
Elle me soulève d'un bras
Elle remonte le lit et place les oreillers derrière la tête
Elle me sert le café et les biscuits
Et me donne les journaux
Puis elle me regarde
Je ne sais pas pourquoi
Et je me plonge dans l'indécence du monde

Cela dépend de moi... surtout de moi...

Je ne peux pas les aider, je ne peux plus les aider, je n'ai jamais pu les aider.

Ma vue baisse, c'est dommage aussi

Je ne supporte plus leur indécence, même vestimentaire. Je hais cet uniforme de costard cravate. Cette insolence rigide, ces sourires trompe l'œil, ces discours sans sens. Ils sentent leur fin. L'arrogance empêche la peur du ridicule. Je veux mourir en colère, presque tout de suite. Je ne veux pas assister à leur mort. Je veux simplement qu'ils doutent, qu'ils trébuchent. Qu'ils se rendent compte que toute leur vie, ils n'ont pas regardé les autres. Je ne veux plus les ridiculiser, je veux qu'ils laissent la place. Je veux les voir tituber de honte, qu'ils s'enferment dans des cloîtres laïques pour travailler la terre qu'ils ont souillée.

Voilà bientôt deux semaines que j'ai cassé la télé je me suis levé péniblement et je l'ai jeté au sol.
Une façon d'éteindre ma colère.
Le docteur m'a sermonné
Je l'ai regardé longuement pour lui faire comprendre
Et il a continué à me sermonner
Il n'écoute donc pas mon silence
Il m'a demandé d'écrire pourquoi j'avais fait ça
je l'ai encore regardé longuement
Non je n'écrirais pas
il faut que les gens comprennent le silence des autres
Tous les gens

Le pasteur vient me voir, le curé aussi, j'ai réclamé également un rabbin, un imam et un moine tibétain et après je demanderai de parler au maire de la ville je veux que le garant de la laïcité écoute mes dernières paroles
J'ai refusé obstinément d'écrire quand j'ai besoin de quelque chose
Bien sûr que je peux parler
Peut-être que ça m'amuse
De les voir s'interroger
Que la science s'interroge
Ce n'est ni par plaisir ni par provocation
Ce n'est même pas de la simulation
Je ne veux plus c'est tout
JE NE PARLE PLUS MAINTENANT ALORS JE VEUX QUE L'ON M'ÉCOUTE.
Des fois j'ai un petit regret...
J'ai envie de chuchoter à l'oreille de Julie rien que pour qu'elle se courbe la jeune fille triste pour qu'elle ne comprenne pas pour voir sa réaction et aussi Victoria qui est souvent de service le week-end grande et sculpturale africaine pleine de sourires dans ses dents et de rire.
Mais oui le lac victoria...
Mon dieu, que j'ai été lent dans ma vie

Parce que le temps tourne et que le jour se lève il faut se remplir sans plaisir et la fête commence par Biscotte et Margarine non ce ne sont pas deux clowns hilarants ce sont deux aliments à tristesse infinie qui vont augurer d'autres représentations alimentaires avec d'autres tristesses aux noms de clowns le midi c'est Cordon Bleu et Fée Mousseline à quatre heures c'est Pépito et Bonne Maman et le soir le rideau se ferme avec Velouté poireau et Stick poisson et en guise de Monsieur Loyal La déconcertante Eau plate sans bulle

Les repas avec leurs interdictions obscures pas de sel peu de sucre pas de graisse qui coule dans l'assiette pas d'eau gazeuse on ne peut plus regarder les bulles qui font la course dans la bouteille et pas d'alcool...

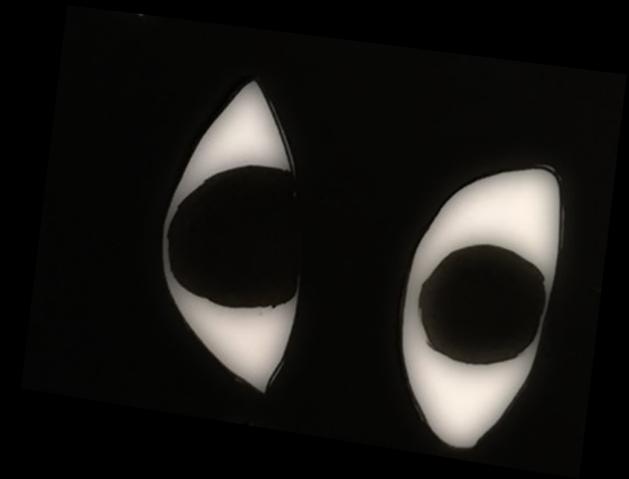
JE NE BOIS PLUS MAINTENANT ALORS JE VEUX QUE L'ON M'ÉGOUTTE.

Je veux mourir dans ma colère tout simplement sans regret d'apaisement et en toute sérénité.

Thomas Schetting · avril 2020



Pascal Legris · made in confine · Iris et bonne nouvelle · avril 2020



Béatrice Dossa & Lou Delius · Les yeux (détail)



CHANTONS

GÎT LAID JAUNE
TON 51 PUE
AUTANT QUE TA
CAMPAGNE MERDOVANTE
TA MISÈRE NE ME CONCERNE PAS
MANU DES VILLES
DONNE AUX RICHES
ROBIN DES BOIS
DONNE AUX PAUVRES
C'EST UN CHOIX
JE SUIS PREMIER DE CORDÉE

REFRAIN

MACRON, MACRON, MACRON,
TU NOUS RENDRAS RAISON

MOQUANT
ACTIVISTE
AVILISSANT
CONDESCENDANT
REVDICATION
OPPOSITION
NIER

REFRAIN

REFRAIN

MÉPRIS

ARROGANCE

CYNISME

RÉACTIONNAIRE

ORDONNANCE

NÉPOTISME

REFRAIN

MISÉRABLE

APOSTAT

COLOSSALE

RETRAITE

OBJECTIVE

NOVLANGUE

REFRAIN

MALADE

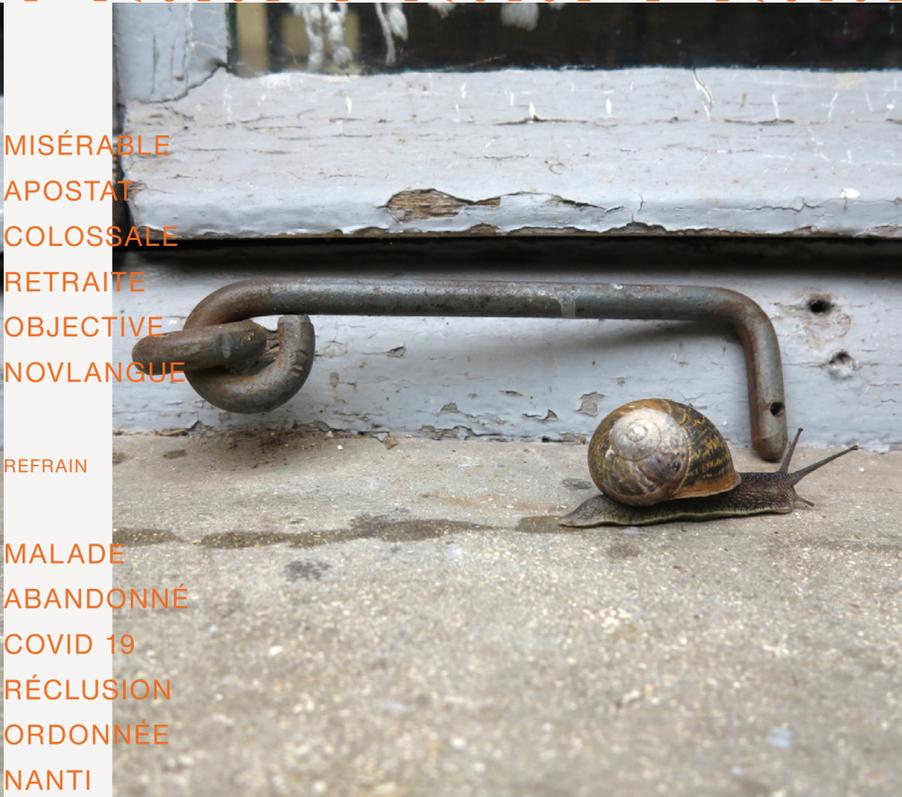
ABANDONNÉ

COVID 19

RÉCLUSION

ORDONNÉE

NANTI



MOQUANT
ACTIVISTE
AVILISSANT
CONDESCENDANT
REVDICATION
OPPOSITION
NIER

REFRAIN

MANIFESTATION
ARRESTATION
CONDAMNATION
RÉPRESSION
ORDRE
NANOCÉPHALE

MISÉRABLE
APOSTAT
COLOSSALE
RETRAITE
OBJECTIVE
NOVLANGUE

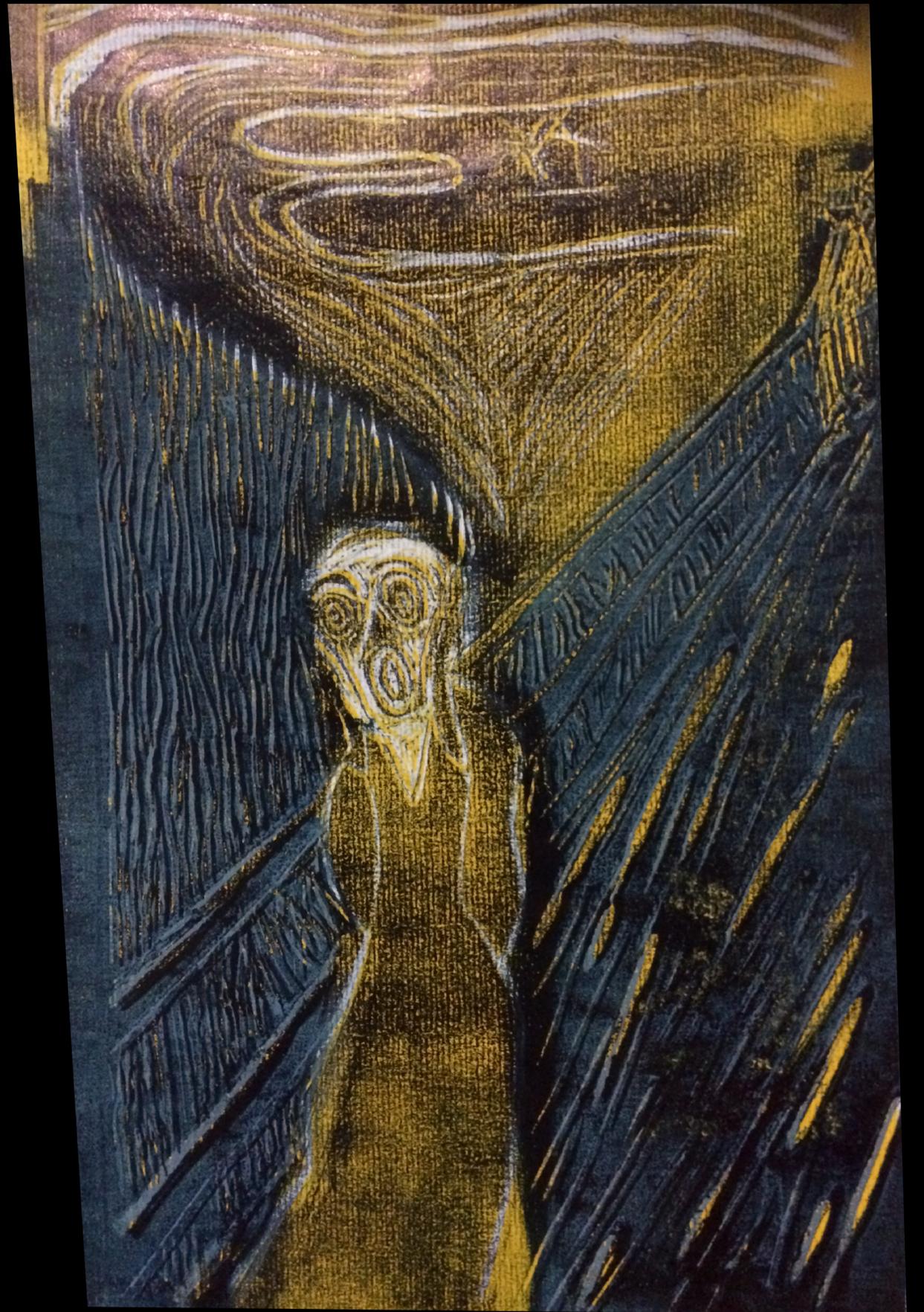
REFRAIN

MALADE
ABANDONNÉ
COVID 19
RÉCLUSION
ORDONNÉE
NANTI



ESCARGOT • PHOTO ArtNô Egger
RUPTURE • TEXTE & MUSIQUE JCYX

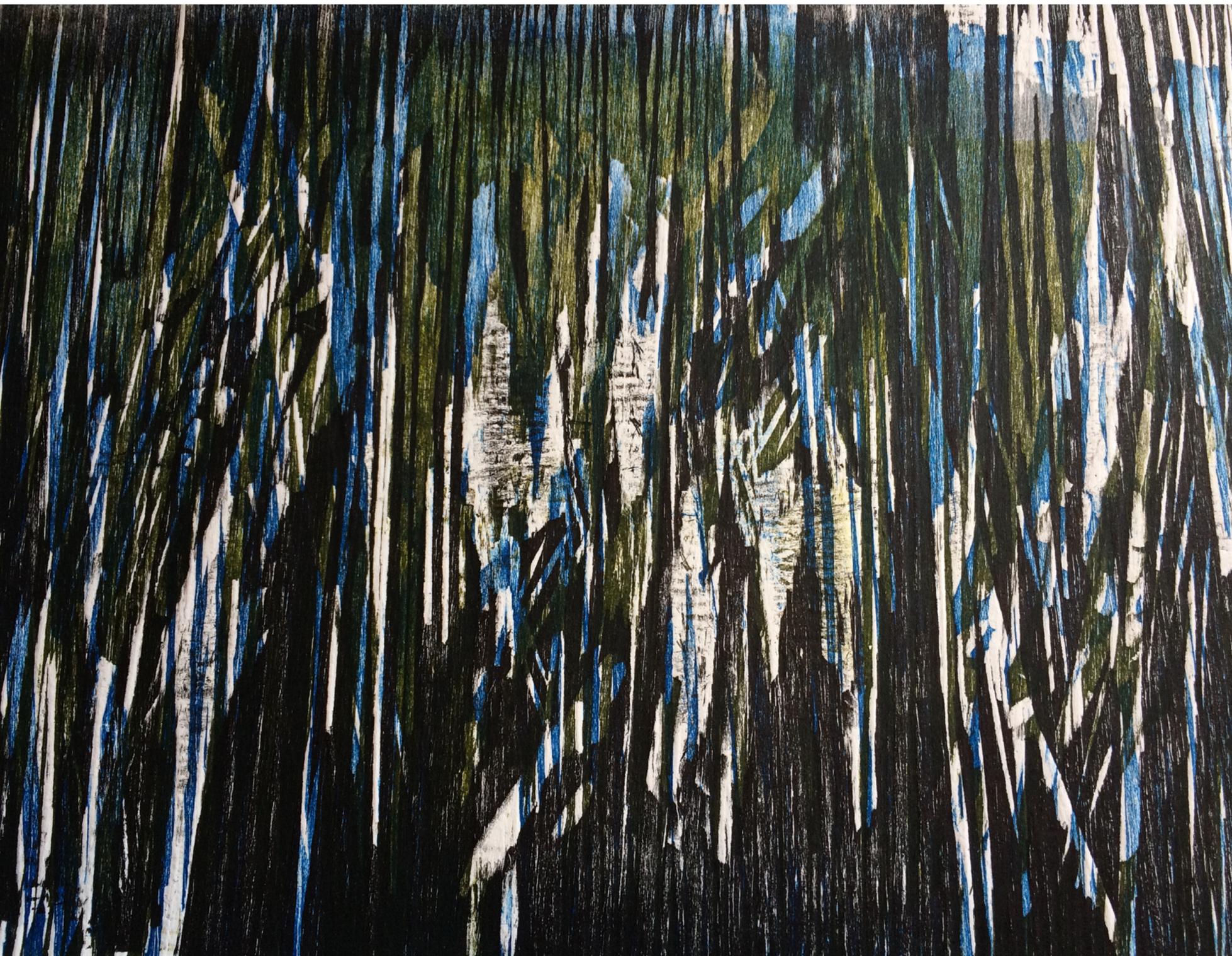






chat noir

hors champs



Forêt avec loup · Marie Wacker · gravure sur bois · 2016

L'espoir comme l'avenir accrédite le vert des promesses, sur le chantier des sentiers battus il déploie l'éternelle constante du présent qu'il aimerait prolonger, nier ou abattre. Je ne suis jamais sortie de la forêt promise, à peine à la lisière j'ai fait demi-tour. Je tremble de savoir ce qu'il y a delà du rêve, au delà des poussières de désir, au delà de l'insoutenable innocence de l'inconnu.

Hors champ, j'embrasse le réel sans conviction, son imminence m'angoisse, le ballet des jours promène en carrosse des aubes qui suintent une banalité rassurante, qui tiennent à l'écart les quelques nuages épars.

Je perturbe à peine le massacre des jours, détail des prémisses qui dérangent, m'illustre d'accès primaires, rapaces, désinvoltés, épures d'un exode continu, lancinant.

Me déplie du gris, exauce des vols arrêtés, mélange l'aubaine de bonheurs simples à des riens à peine acquis, m'incurve aux lignes droites, dérobo mon attention de la norme affichée, ma géographie s'effiloche, je l'enlève des cartes et l'épanche en saisons.

Je fais crisser mon esprit sur le pavé des songes, rêve de l'indécélable en jachère, écrème l'indécidé.

Les répliques de mes ruines se subliment dans des installations toujours à l'échelle, sous les bottes d'un déjà-vu constant préludent mes invasions à peine barbares, j'emboîte rarement le pas à mes attentes. Croques morts d'office, des rêves périodiques déclinent sans horizon.

J'accorde mes sympathies déjà calquées, butine des prototypes qui grelotent en configurations suicidaires, je convertis images en coïncidences de parcours.

À l'écoute de mes défaillances, je m'incline à la beauté de la nuit d'un geste, éblouie par son don inouï, je nuis à mes morts car je vis comme on crève, sans précédent.

Fabiola Badoi · 1^{er} novembre 2019



Rissbewohner, Habitante de cisura

Ha granizado el lunes y el miércoles. Pequeñas piedras recorriendo suavemente el espacio entre mis manos.

Prasseln eines kalten Sommers. Keine Sonne perlit, keine Haut sucht frei. Wut einer ungemäßen Zeit.

Il a grêlé le lundi et le mercredi. Petites pierres parcourant doucement l'espace entre mes mains. Crépitements d'un été froid. Aucun soleil ne forme de perles, aucune peau ne cherche à se libérer. Rage d'un temps hors de propos.

Día/6:30am/ alba / desayuno

Amanezco

a un nuevo fragmento de mi.

Ensamblando el camino.

(hoy he decidido ser mi mal menor).

Ich suchte eine Achse

Doch mein Boden ist eine Fläche:

Schäumender Meeresspiegel.

und meine Mitte

Doppelheit

Jour/6 h 30 / l'aube /

petit déjeuner

Je me réveille

à un nouveau fragment de moi

en assemblant le chemin

(aujourd'hui j'ai décidé d'être

mon moindre mal)

je cherche un axe

mais mon sol est plat

miroir de mer hachée

et ma moitié

dualité



Paisaje con dientes

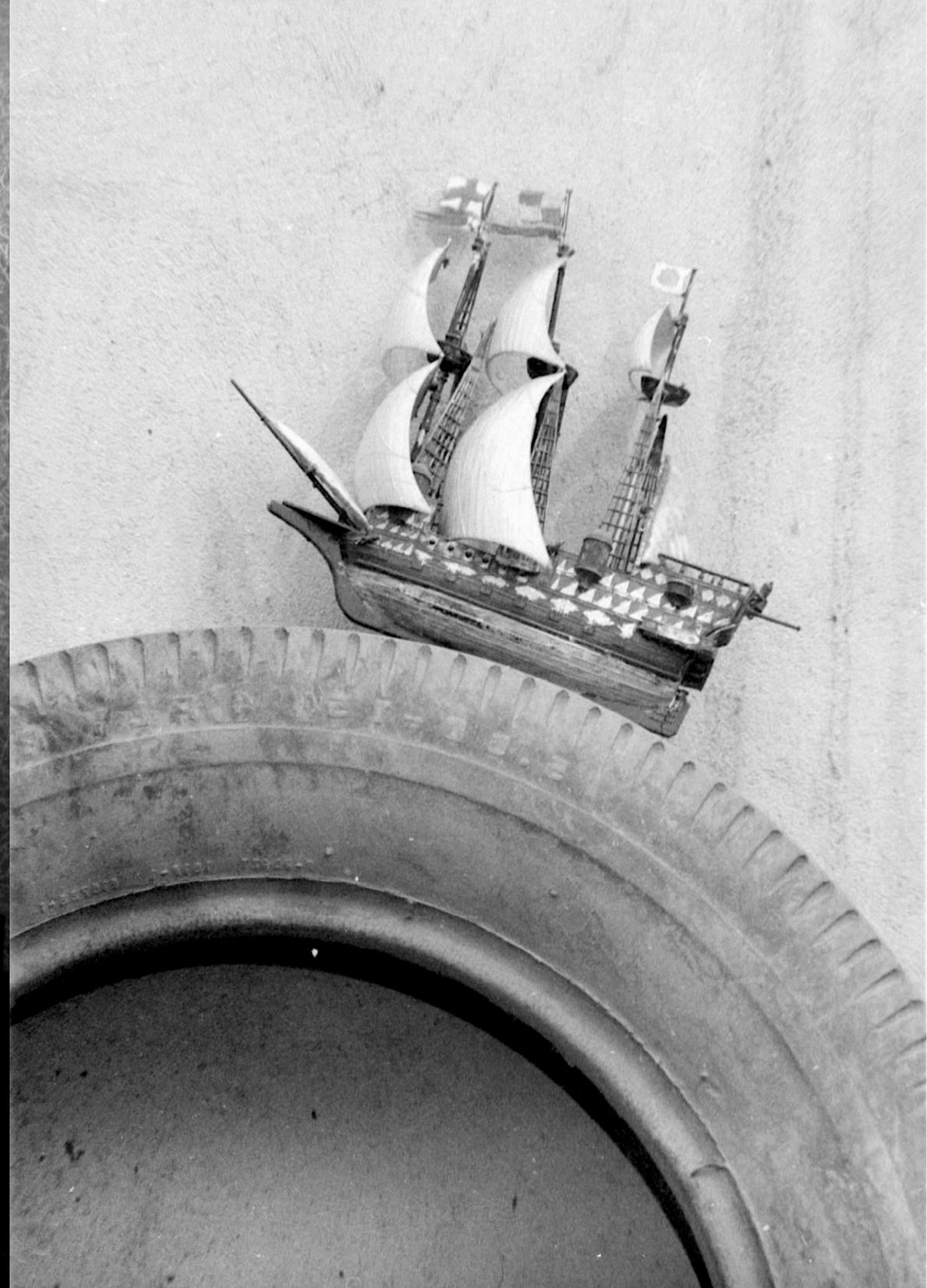
Y si quisieras deambular a la orilla, has de caminar con cautela. El agua estraicionera, insidiosa, y sonríe malvadamente, las brizas del pasto alzan su mirada bizca llena de envidia hacia ti, las piedras agresivas, con su risa a medias, acechan con sus dientecitos brillantes, el rocío descolorido quema bajo las plantas de tus pies. No mires la luz del sol que se pone, te quita el aliento, te quita la memoria. Y no le escuches.

Anda, anda por las calles, pero sólo, sí, solamente durante el día; empujando a un lado el aire delante tuyo, no sigas la huida de las paredes seductoras, más presiónate contra las esquinas, para aplastar sorpresas desagradables. Ay de ti, si no estuvieses siempre consciente del desagradable callar de las nubes, y ante todo no pruebes de las gotas del tiempo. Así que sé prudente, ahora. Camina con cautela.

Paysage avec des dents

Et si tu voulais te promener sur la rive, tu dois marcher avec prudence. L'eau est traître, insidieuse, et sourit méchamment, les brins d'herbe lèvent un regard louche sur toi, plein d'envie, les pierres hostiles, au rire tiède, guettent avec leurs petites dents brillantes, la rosée incolore brûle la plante de tes pieds. Ne regarde pas la lumière du soleil qui se couche, elle te coupe le souffle, elle t'ôte la mémoire. Ne l'écoute pas.

Va, va dans les rues, mais seul, oui, seulement pendant la journée, repousse sur le côté l'air devant toi, ne t'évade surtout pas de tes murs charmants, et même appuie-toi aux coins sur les angles, pour applatir toutes surprises désagréables. Malheur à toi, si tu n'as pas toujours été conscient du silence désagréable des nuages, et surtout ne tente pas les gouttes de temps. Sois donc prudent, maintenant. Marche prudemment.





Reigen

Mis lenguas

Searching ways

me hablan.

Me miran : je ne trouve aucune.

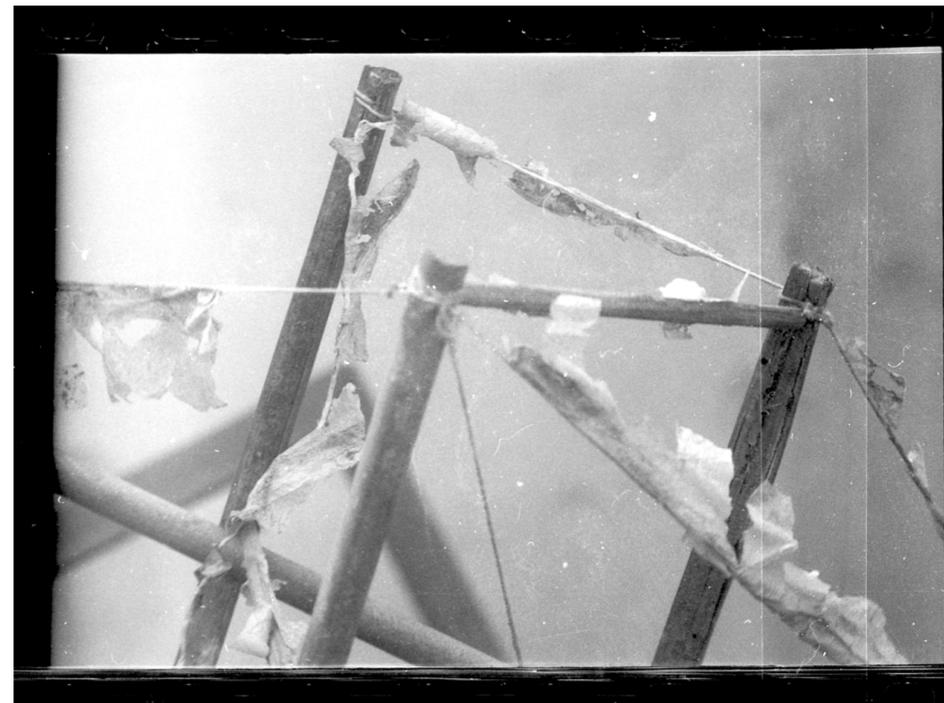
sonríen.

Compasión. Nur das Schweigen

He oído de flores que granizan al ponerse el horizonte, he oído de rosas llenas de desiertos, de enredaderas aferrándose a las gotas de la espera, de hojas leídas por la luz que las atraviesa, de hojarasca suspendida en medio de la tempestad de su otoño, de maleza para bucear con desnudez, de árboles de noche esculpida, de bosques en el centro de un laberinto, de laberintos en una corteza, de cortezas trazadas en medio de un claro de melancolía. He oído de una selva en mi. E iré sin armas.

J'ai entendu parler de fleurs qui grêlent à l'horizon, j'ai entendu parler de roses pleines de déserts, de vignes accrochées aux gouttes de l'attente, de feuilles lues par la lumière qui les traverse, de feuillage au milieu de la tempête d'automne, de mauvaises herbes pour plonger dans la nudité, d'arbres de nuit sculptée, de forêts au milieu d'un labyrinthe, de labyrinthes dans une écorce, d'écorces dessinées au milieu d'une clairière mélancolique. J'ai entendu parler d'une jungle en moi.

Et je pars sans armes.



Andres Leon Geyer · Rissbewohner, Habitante de cisura · textos y fotos · sin fecha

Traduction en italique Corinne Leconte · avril 2020



Me

Pondré mi nombre

bajo cada palabra

y mi paso firme

bajo cada temblor.

Decidiré

por la duda.

Con la consecuencia

de naipes

volaré

en cada tono

de este eterno

balbuceo

Qué pienso?

El tiempo me pasó por

encima

Me queda en la mano

Una arrugada hoja

De tal periódico

Je

mettrai mon prénom

sous chaque mot

et mon pas ferme

sous chaque tremblement.

je déciderai

dans le doute.

Avec la conséquence

de cartes

je volerai

sur chaque ton

de cet éternel

balbutiement

qu'est-ce

que je pense ?

Le temps me passe

au-dessus

Me reste dans la main

Une feuille froissée

d'un journal quelconque

Mir

Und wir, die droben

stehen,

und runterschauend

belachen

den Spiegel unser

Halbheiten!

Und ihr, die ihr weint,

die Seele im Wasser

zerstäubend.

Innig sei die Freude,

daß es nicht so wehtut.

À moi

Et nous, qui sommes là-haut

debout, et regardant vers le

bas, nous on rit du miroir de

nos dualités.

Et vous, vous qui pleurez

l'âme en poudre d'eau

Profonde soit la joie

que ça ne fasse pas trop mal.

LES ALIÉNISTES

La folie était seule, les yeux révulsés, et on l'enfermait jusqu'au mourir.

Les aliénistes, ainsi dénommés au milieu du dix-neuvième siècle, donnent soudain à notre folie commune un sens et une parole.

Peu après le 5 février 1944, Antonin Artaud écrit à son « aliéniste », le Docteur Ferdière : « Je vis et vous vivez, Monsieur Ferdière, dans l'angoisse de je ne sais quel au-delà qui se concrétise en dictames comme déclamés dans nos rêves mais qui nous suffoque dans le réel immanent ».

Daniel Leuwers · Le 17 avril 2020



Jean-Pierre Dhainault · sans titre · encre . 2000



Orélie Vilette · Made in confine



Séraphine François Vilette · Made in confine



Hommage « Le Combat de l'Ange »

Emmanuelle Ducrocq

fusain, format raisin, Paris, 2005

Furieusement, elle pédalait. Sa vieille bicyclette au guidon trop bas et à la selle usée manqua de lui échapper. Les maréchaux déserts, elle se dit que personne ne la remarquerait, à terre, les genoux noirs et les paumes arrachées, gravées de bitum et rougies d'écorchures. Treize heures sonnaient aux clochers de France, le soleil revenu brunissait son visage, la sueur filait son dos refroidi par le vent, et elle se tenait droite sur son vieux vélo.

Ce vent qu'elle entendait passer dans le silence de la ville et qui sonnait comme l'océan. L'océan qui ne l'avait plus fouettée depuis huit mois déjà – la gestation arrivait à son terme, il fallait qu'elle aille s'y couler, elle lui devait bien ça : reconnaissante, aller choir parmi les microbilles de plastique, les algues vertes et les poissons mutants. Elle aurait froid d'abord, mais la conviction aurait raison de l'effort – le ventre c'est le pire – finirait submergée. Dedans, elle hurlerait et encore et toujours à l'absence de réponse.

Mais c'est seulement le vent dans les arbres, et son vélo l'amène vers son travail, signifiant son aliénation totale à l'ancien monde qui se reconstruira avant

même de s'être tout à fait disloqué, sûr de lui, sûr et certain de sa qualité, de son bon droit d'exister.

Elle se dit : on est tous au même endroit du temps.

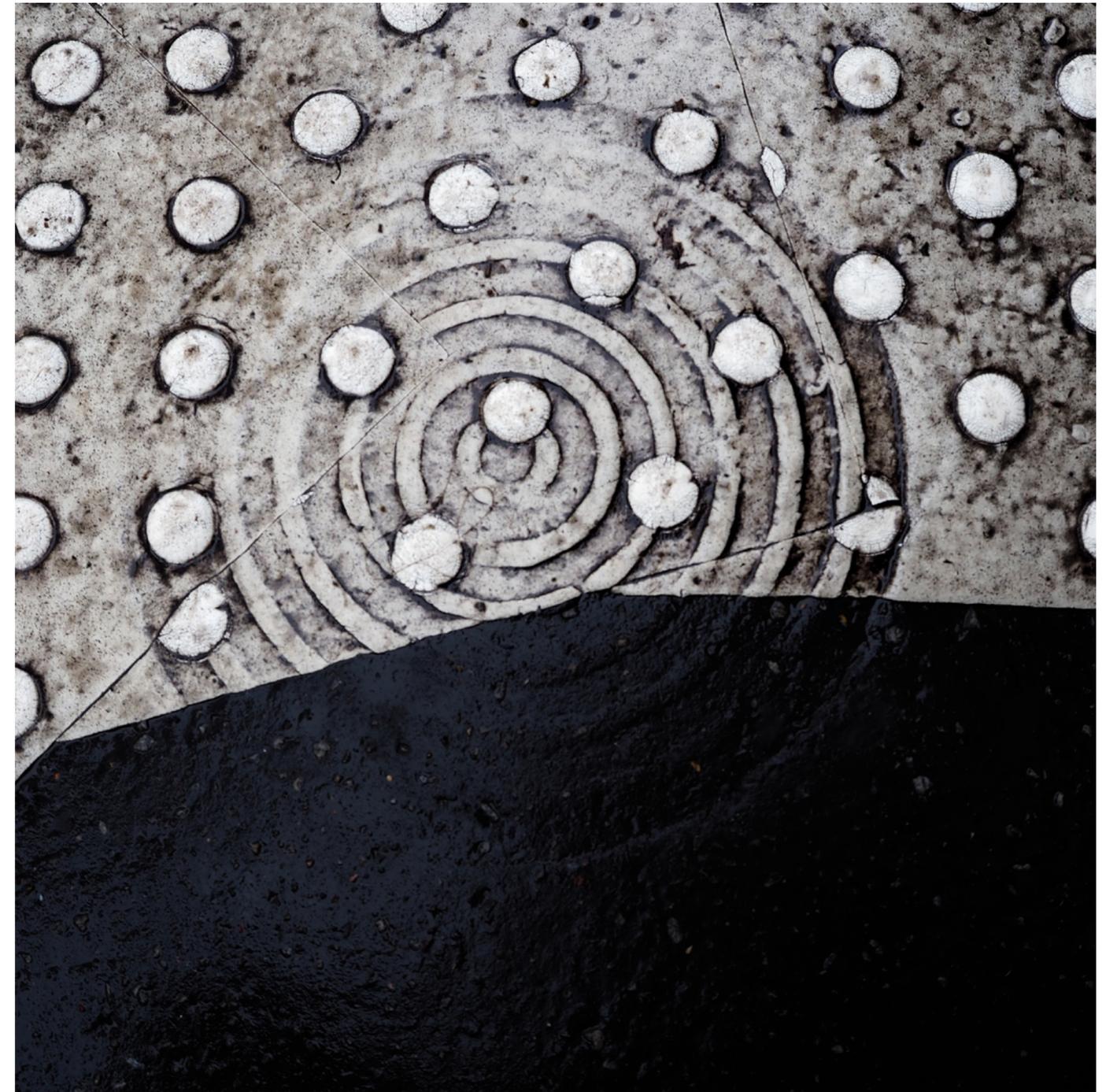
Elle se dit : je n'ai pas le droit de penser. C'est trop grave, et je n'ai pas mon mot à dire.

Se concentrer sur les pédales, dédale. La queue monstrueuse au tabac de la porte d'Aubervilliers, les cars de CRS scotchés

à leurs téléphones, les gens qui attendent le tram, les crackés qui cherchent et ceux, affolés et perdus sur les grillages du métro, quelques badauds, la porte de Clignancourt et son immense bouche, quelques taxis masqués, et devant l'hôpital Bichat une femme en sur-blouse qui essaie de faire une pause.

Leurs deux regards se croisent et elle surprend une forme de sérénité l'envahir. Un calme immense lui dit : après ça, promis, nous nous révolterons. Après avoir pleuré les morts et soigné les vivants.

C'est la fin de sa chevauchée bruyante et silencieuse, elle est arrivée, toujours pas prête à endosser le costume qu'on lui tend – et pourtant.



Marianne Gossy · Ondes · ©M. G.

FIESTA EN LA CASA

La tarde tarde asquerosa caía y dejaba atrás al hedor húmedo del día posecionarse de mi terrible soledad.

Llegaría papá (o quizás no y temer ya no tendría) y su canasta llena de estiércol y verduras podridas (Tal vez un poco de carne aunque está escasa).

Ya lo veo adentro, "sus uñas y manos gruesas de inmundicia", cogerán el tarro de leche mosqueada vaciándolo en su estomago, "hilos de leche-pegajoso líquido amarillo le recorrerían su mandíbula"

Y sus ojos morados llenos de muerte se regocijarían de ver tanta basura junta.

La escualida vieja que yace sentada en la oscuridad de su esquina, se levantó, estirando su faldón de pliegues sucios "esparciéndolos a los lindos animalitos negros por su camino", dirigióse a tomar un poco de agua espesa, ¡La pobre tiene sed todo el día!.

Al rato llegó el niño trayendo sólo tres huesos de perro y para ser peor uno estaba roto le hubiera felicidad de no haber tanta comida.

Papá se me acercó y me agarró los pelos tirándolos con fuerza de un lado a otro, "me arrancó un puñado", ¡bueno! al viejo le gusta acariciarme, le devolví con una patada en su culo y aproveché también para rasgar su camisa de tecuyo gastado.

Estábamos contentos íbamos a comer bien después de todo.

"Las galletas verdosas de ayer me habían producido unas deliciosas náuseas; Pero hoy con esta cantidad de alimentos ¡La fiesta que nos íbamos a dar!".

FÊTE À LA MAISON

La dégoûtante après-midi tombait et laissait la puanteur humide du jour s'emparer de ma Terrible solitude.

Papa arriverait (peut-être pas et de la peur il n'en aurait plus) avec son panier plein de Fumier et de légumes pourris (peut-être avec un peu de charogne bien qu'elle soit rarissime). Je le vois déjà à l'intérieur ses ongles et ses mains pleins d'immondices attraperont le pot De lait plein de mouches pour le vider dans son estomac. Des fils d'un liquide collant et Jaune lui zébreront la mâchoire.

Et ses yeux violets reflétant la mort se rétréciront en voyant tant d'ordures rassemblées.

La vieille émaciée qui gît assise dans l'obscurité de son coin s'est levée dépliant les plis Sales de son jupon, dispersant en chemin de belles petites bêtes noires et elle s'est approchée Pour boire un peu d'une eau épaisse ! La pauvre, elle a tout le temps soif !

À cet instant l'enfant arriva, rapportant seulement quelques ossements de chiens et comble De malheur l'un était cassé. Je le féliciterai d'apporter si peu de nourriture.

Papa s'approcha de moi et m'attrapa les cheveux, les tirant avec force d'un côté à l'autre.

Il m'en arracha une poignée ! Bon au vieux ça lui plaît de me caresser. Je lui rendis sa Caresse avec un coup de pied au cul et j'en profitais pour déchirer sa chemise en coton usé. Nous étions contents, nous allions bien manger après tout.

Les gâteaux verdâtres d'hier m'avaient occasionné quelques délicieuses nausées.

Mais aujourd'hui avec toute cette quantité de nourriture ! La fête qu'on allait se payer !

(1978)



Marianne Gossy · L'unipattiste · © M.G.



À MON PETIT LOGIS

de Jean-François Ducis

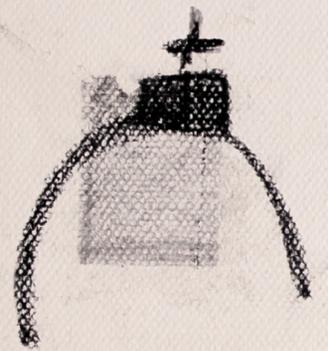
(dans Poésies fugitives - 1809)

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors, et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille ;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance ;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçois.
Ô mon lit ! ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi !



Son dos niñas de Huancavelica que atrape en el parque de Las tradiciones mientras veian sus celulares supongo dandose un alto de descanso despues de caminar mucho vendiendo miel habas mani y bolitas de kiwicha

Deux filles de Huancavelica que j'ai surprises dans le parc de Las Tradiciones pendant qu'elles regardaient leurs portables en faisant une pause repos après avoir beaucoup marcher pour vendre du miel des raisins des cacahuètes et des petites boules de kiwicha



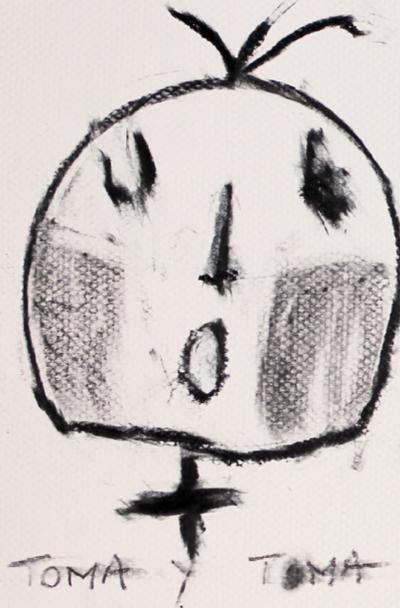
TE MATO



QUIERES UNA CACHETADA?



Ó QUIERES DOS



TOMA Y TOMA



Y ESTO!



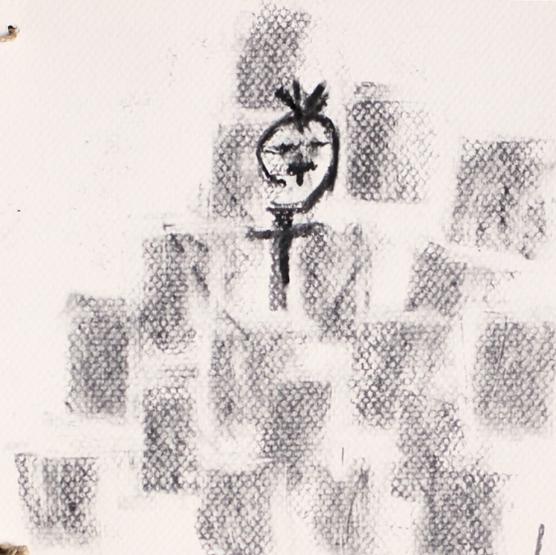
Y OTRA



Y OTRA



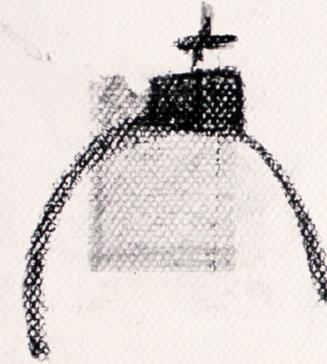
SUFICIENTE!



Ó QUIERES MAS!



VAS A VER



TE MATO

Je vais te TUER
Tu veux une claque
Ou t'en veux deux
Tiens et tiens
Et tiens
Et une autre
Et une autre
Suffisant!
Ou t'en veux plus
Tu vas voir
Je vais te tuer
Tu veux une claque



QUIERES UNA CACHETADA?

NON, CE N'EST PAS DANS LE SANG – C'EST DANS LA TÊTE

Non, ce n'est pas dans le sang.

Quand est-ce que cela a commencé ?

Je ne le sais pas exactement.

Je me rappelle de ce matin-là : alors que je prenais comme d'habitude mon petit-déjeuner, j'ai lu cette terrible chronique.

Ce jour là, j'ai commencé à douter.

Mais je n'étais pas encore envahie.

L'invasion est venue plus tard.

Insidieuse.

La chose était énorme, énorme et attirante.

Et je me laissais faire. Comme un champ de blé prêt pour le battage.

Si j'avais été ce champ de blé, avec tous ces chevaux apprêtés pour l'opération, tous foulant ce sol que j'étais... C'était stimulant.

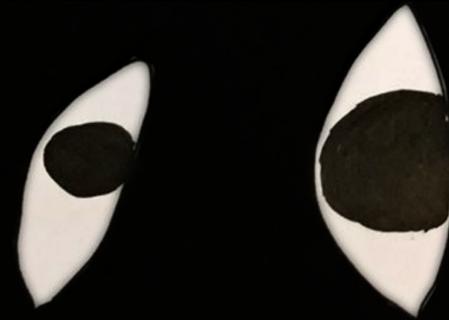
Comme Gulliver chatouillé de toutes parts...

Il y prenait plaisir.

Oui, au début cela t'amuse, cette propagation de toutes parts.

Une agitation, des allers-retours, certains courent, la plupart ont un outil de travail, tous ont l'air concentré dans leur besogne.

Le seul spectacle te plaît, cette profusion, cette machinerie, cet ouvrage collectif.



Chacun est occupé, et tu te dis que de cette occupation, tu vas en retirer quelque chose.

Une nuit tu te réveilles, mais tu te rends compte que tu n'as pas dormi. La nuit t'a réveillé avec ce nouveau silence. Tu vis dans cette occupation permanente. Tu ne te rends pas.
« Ah, c'était ça, le spectacle ? »
Tu te croyais fort et grand et observateur extérieur, ou ami ethnologue enquêteur, ou voyageur curieux... et te voici cloué à la réalité, attaché par les informations infinies. Pas besoin de t'attacher avec une corde ou de te pister avec des dispositifs électroniques. Tu es contaminé. Je suis contaminée.
« Pas dans le sang, juste la tête », je rassure les passants.

Comme une radiation intense, dans mon cerveau et dans ma sensibilité. J'ai attrapé le coronavirus mental, il est venu s'ajouter à mon Dibbouk. Non, il ne l'a pas détruit, au contraire, il fait bon ménage avec lui. Il l'alimente.

« Ah, mais tu veux continuer à charmer avec ton violoncelle, tandis que la mort, la famine et la bêtise menacent le village de tes parents ? » Sa voix stridente te blesse.

Cela fait des années que tu essayes de t'extraire à son diktat. Tu essayes plusieurs ruses, parce que ce Dibbouk, tu as fini par le connaître, tout aussi rigide qu'il est, est aussi un peu... paresseux.

Alors, quand il veut t'amener vers la-seule-chose-qui-compte-dans-ce-monde, qu'il te somme de prendre le clavier et d'accoucher d'une réflexion articulée qui tienne en compte tous les paramètres disponibles (et aussi ceux qui le sont moins et qui vont exiger de toi un travail de chauve-souris explorant les cavernes poussiéreuses à la recherche d'indices improbables), alors que tu sais que ces réflexions articulées vont t'assoiffer davantage, parce que ce n'est pas la lucidité qui permet d'apaiser son esprit, mais l'enchantement qui s'insinue, ou le simple frémissement d'une feuille naissant au printemps...



« Reviens ! » Le Dibbouk s'empare de tes mains. Agiles, elles ne cessent de taper, elles trouvent les données que personne avant toi n'avait explorées, tu sais que tu t'aventures dans des sentiers non battus — mais tu aimes cela, tu as besoin de cette excitation du comprendre — avec la philosophe¹, tu récites : « Comprendre est la manière spécifique dont l'homme vit, parce que chaque individu a besoin de se réconcilier avec un monde auquel il était étranger à sa naissance ». Tu te donnes pendant des jours dans cet exercice du pur esprit intellectuel, ta veine frontale ne dégonfle pas, tu es en train de trouver la bonne question !

Le Dibbouk a pris complètement possession de toi. Mais c'est alors que quelque chose de plus fort que toi s'immisce... Est-ce la sagesse de ta grand-mère analphabète ? Ou bien, le silence impénétrable de ton père ? Ce moment où tu sens que la bataille des idées sera emportée par le mutisme de tes aïeux, par le silence jamais tout à fait vaincu... Alors que dans ta veine frontale court encore un sang vigoureux, rageur, alors que ce Dibbouk endiablé te met encore une fois à l'épreuve, cet autre esprit langoureux donne un frein sceptique à tes élans.

Le Dibbouk essaye par tous les moyens, utilise ses meilleurs subterfuges, te souffle des mots flatteurs à l'oreille « Et oui, tu vas sauver le village de tes parents, tu vas les sortir de leur ignorance meurtrière, tu sais que c'est ton devoir ! » Mais l'esprit mélancolique s'est bien installé en toi. « Est-ce vraiment ton devoir de compter les morts ? Est-ce vraiment utile d'éclairer les esprits, alors qu'ils ne veulent jurer que par des sortilèges et toutes sortes de pensées magiques ? » Ou bien, il se limite à te regarder faire, en silence, tel un Bartleby muet, un regard interrogatif ou moqueur ou vide, un regard qui interdit toute réplique.

Tu prends une pomme et tu te mets à la manger. Une bouchée, puis une autre. Mécaniquement. Et quand tu te rends compte qu'elle n'a pas de goût, tu te mets à la savourer. Tu médites sur tout cela. Tu te dis que le conflit est irréconciliable, tu te dis que le Dibbouk a peut-être raison, même s'il s'est mis de concert avec le coronavirus, tu te dis qu'il n'y a de pire ennemi que la mélancolie, les mains stériles. Tu prends ton vieil habit troué, ton bleu de travail, tu savoures ta pomme, tu recommences la journée.

o-lu · avril 2020



« Un jour il voyait des gens du pays très occupés à arracher des orties;
il regarda ce tas de plantes déracinées et déjà desséchées, et dit : – C'est mort.
Cela serait pourtant bon si l'on savait s'en servir.
Quand l'ortie est jeune, la feuille est un légume excellent; quand elle vieillit,
elle a des filaments et des fibres comme le chanvre et le lin.
La toile d'ortie vaut la toile de chanvre. Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille;
broyée, elle est bonne pour les bêtes à cornes,
la graine de l'ortie mêlée au fourrage donne du luisant au poil des animaux;
la racine mêlée au sel produit une belle couleur jaune.
C'est du reste un excellent foin qu'on peut faucher deux fois.
Et que faut-il à l'ortie ? peu de terre, nul soin, nulle culture. Seulement la graine tombe
à mesure qu'elle mûrit, et est difficile à récolter.
Avec quelque peine qu'on prendrait, l'ortie serait utile ; on la néglige, elle devient nuisible.
Alors on la tue.
Que d'hommes ressemble à l'ortie !

Il ajouta après un silence : Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni ni mauvaises herbes,
ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs. »

Victor Hugo - *Les Misérables*, 1890



**SORTIE SPÉCIALE
EN 40 N TOURS**



LABEL CANON



LA BONNEBLAGUE

*Sur la brèche abandonnée
Covid19 et mouche tsé tsé
Qui l'eu cru on est déjà presque au mois d' mai
Depuis l'17 mars confinés*

*On a rangé l'insouciance
Sous les masques dans des cartons
Et c'est triste quand on pense à la saison
Ce printemps à la maison*

*Pourtant je sais bien l'année prochaine
Tout refleurira nous guérirons
Mais en attendant je suis en peine
De ce mois d'juillet sans Avignon*

*Le mistral va balayer
Nous aider à respirer
Souflant dans ma chevelure ébouriffée
Il me chantera ses secrets*

*Le soleil son grand copain
Nous don'era un p'tit coup de main
Pour garder tout l'été un moral d'acier
Malgré la crise annoncée*

*L'train-train c'est fini jusqu'à l'automne
Nous pouvons réinventer la pluie
Changer l'fond, les combles, que ça résonne
Et enfin s'occuper d'nos amis*

*Et aux premiers jours d'été
Riches de ces belles nouveautés
Nous reviendrons faire la fête à la Tsé Tsé*

*Sur la terre revigorée
Sur la terre sansdimanchée
Sur la terre virevoltée
Sur la brèche raccommodée*





DIBBOUK2020

Marie-Pascale Grenier

Daphné Bitchatch

Patrick Guyot

Michèle Odeye-Finzi

Andrès Léon Geyer

Lucie Bossard

Gabriela Rosa da Silva

Daniel Leuwens

Herbert Elsky

Marja Nykanen

Delphine Chevalier

Thomas Schetting

Nathalie Joseph

Boris Vian

Marc Le Gall

Cyril Vaysse

Aïnartist

Sandra Narbey

Esther Martinez

Arnaud Egger

Jean-Yves Colliaux

Aurélie Vilette

Séraphine François Vilette

Franz Kafka

Jorge Sarmiento

Bertrand Lemarchand

Ratiba Mockri

Jacqueline Persini

Sergiu Zancu

Pascal Legris

Béatrice Dossa

Lou Delius

Marie Wacker

Jean-Pierre Dhainault

Simone Roloff

Killa Peñaherrera

Marianne Gossy

Luis Peñaherrera

Basilio Soraluz

Ana Zavala

Oscar Natters

Marcelle Béri - Karin Larivière

Magda Moraczewska

Silvia Morini

hOli - Olivier Latron

Fabiola Badoi

Isabelle Carrère

Corinne Leconte

Les élèves de l'Ourcq

Emmanuelle Ducrocq

o-lu - Olga L. Gonzáles

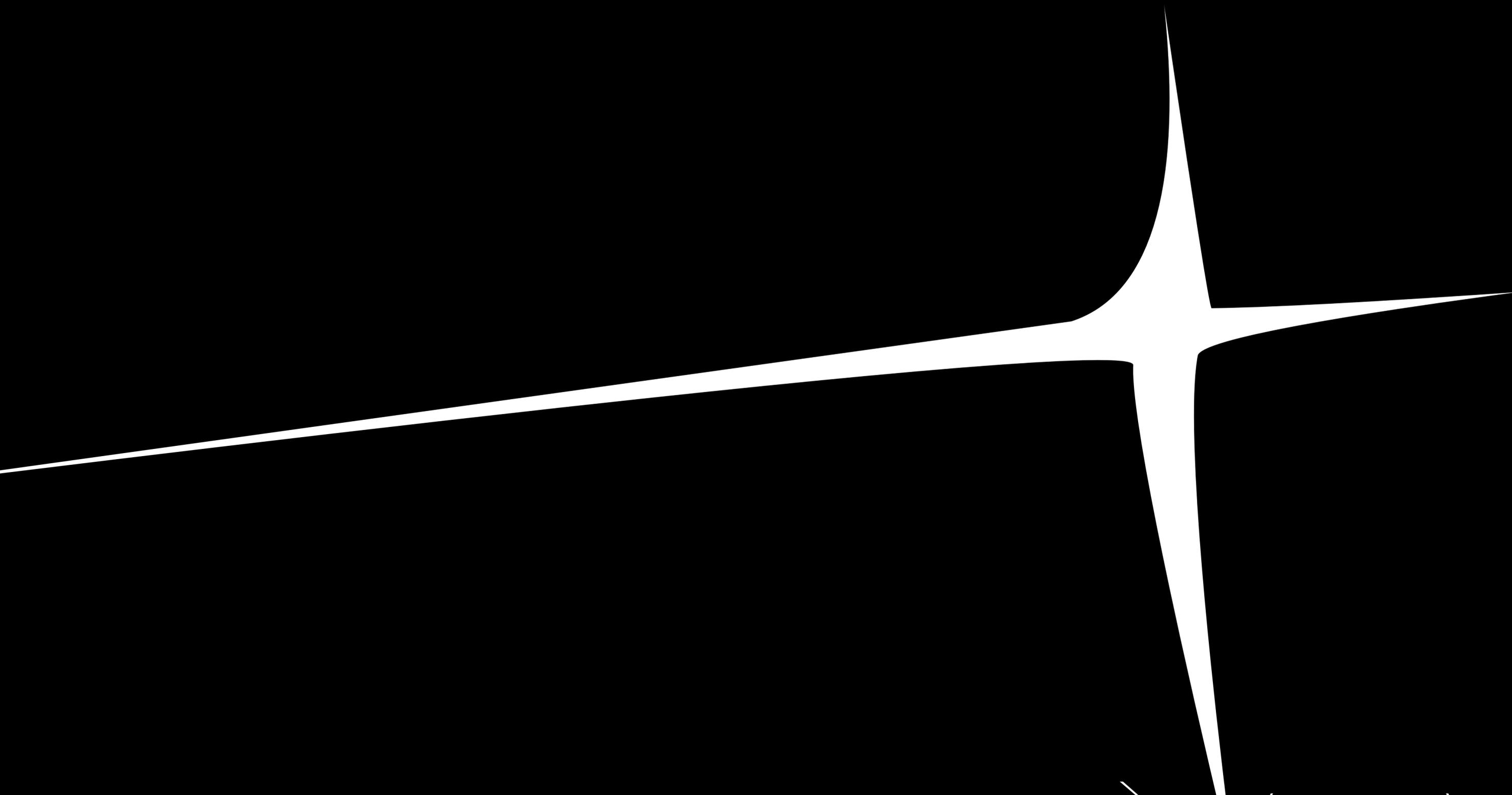
Sophie Hutin

Àngel Valdez

Catherine & Nico

À lire et écouter (en ligne ou en PDF à télécharger) / viaexpresa.fr/breche.html

contact Dibbouk20 / via.expresa@free.fr



BRÈC(HE)

DIBBOUK